

DEUXIÈME PARTIE

La prison

A la Gestapo

Le coup de filet de l'Inspecteur Winclers

Mercredi 19 avril 1944. — Depuis quelques jours l'atelier Glockman est dissous... » Kein material! — Plus de matériel! » André Dupont et Jean Carton travaillent aux presses. Alex, Pipe, et les autres bricolent dans divers ateliers de l'usine. Pour ma part, j'aide un ouvrier à poser des plaques de fibro-ciment sur le plancher du Bureau Technique. A 15 heures la radio annonce la prise de Tarnopol par les troupes soviétiques. Avec un certain plaisir je me fais expliquer par mon ouvrier la manœuvre de retraite qu'est en train d'effectuer la Wehrmacht sur le front de l'Est... Il n'y croit plus et ponctue son exposé d'un « Scheisse Krieg! — saloperie de guerre » accompagné du geste rituel de la main droite se rabattant rapidement de l'épaule en direction de la ceinture. Vers 17 h 15, un peu avant l'heure de sortir comme de coutume, je me faufile et bondis à la baraque. Un colis. Je n'ai pas le temps de le regarder. Je puis tout juste lancer le mot de Cambronne à Pépé notre vieux Lager-Führer qui voulait nous faire vider un silo de pommes de terre, me raser en vitesse, passer un pantalon plus correct et prendre avec Emile Lebrun, toujours ponctuel le chemin de l'église. Communion vespérale : l'action de grâces se termine par l'*In manus tuas*. Alex sort le premier, puis revient me dire à l'oreille que Pépé m'attend dehors... C'est le silo de pommes de terre, pensai-je, il ne l'a pas avalé... Il attendra un moment.

A peine sorti, je le reconnais qui me guettait sur le trottoir, flanqué d'un gros moustachu à silhouette déjà familière, M. l'inspecteur de police de Sondershausen ; un troisième en golf clair, se tient plus loin près d'une voiture stoppée au coin de la place. « Das ist Beschet », fait Pépé, me désignant aux deux autres. Je réalise avant même qu'ils me montrent leurs plaques. Faisant semblant de ne pas comprendre alors qu'ils m'invitent à les suivre : « Je reviens tout de suite », leur dis-je à brûle-pourpoint en allemand. Sur un demi-tour brusque, je rentre à l'église et préviens à voix basse André de mon arrestation imminente, tout en vidant entre ses mains le contenu de mon portefeuille... Une minute après je ressors, et monte en voiture. Je peux voir longuement à travers la vitre de la portière André Yverneau qui vient de sortir et qui assiste du porche de l'église à ce départ forcé : j'esquisse un signe d'adieu, il regarde.

Nous stoppons devant le poste de police tout à côté du Ratskeller, notre restaurant préféré. Le lieutenant de police nous reçoit entouré de ses schupos. On me fouille : maigre résultat : stylo, couteau de la firme Brunnuell, montre et portefeuille. Il se contente d'une vague carte de contrôle de correspondance pour s'assurer de mon identité. D'ailleurs ils ne paraissent point avoir fait meilleure prise dans mon placard, à la baraque. Les amis restés là-bas avaient dû prestement faire le nécessaire. Je le suppose, du moins, en constatant que la serviette, où l'inspecteur glisse les quelques feuillets et photos qu'il dégage de mon portefeuille, est vide. Pour le reste, un schupo m'explique en me faisant signer le cahier de dépôt : « Demain matin, retour ! » Puis il me conduit dans une cellule, me laisse la lumière cinq minutes, le temps de repérer la paillasse, les deux couvertures et la tinette.

Me voici en tôle. Il est 19 heures. C'est banal, idiot, j'aurais dû prévoir, pas même un bout de pain dans ma poche, ce qui est contraire à mon habitude... Les premières sensations ne sont point toujours héroïques. Peu à peu, vient l'oppression d'un inconnu qu'il faut offrir. Le décor change mais la lutte plus serrée parce que plus intime reste la même. Je tombe de sommeil. Nous dormions si peu depuis quelque temps. Comme un enfant bien sage, je m'endors en disant mon chapelet.

... L'affaire sera peut-être réglée avant que cela ne se sache en France : ceux que j'aime n'auront pas eu le temps de s'inquiéter...

Jeudi matin : 6 heures, debout ! Je dois attendre jusqu'à 7 heures le train d'Erfurt. J'avais pu, hier soir, lire la direction inscrite sur ma feuille de route par-dessus l'épaule de l'inspecteur. Longue attente près de la fenêtre dans la salle de police. Je vois passer des prisonniers de la firme Brunnuell ; aucun ne se détourne. Ils ne me verront pas partir vers Erfurt. A l'heure convenue, un vieux schupo m'emmène, sans menottes ; bon papa, il me montre simplement qu'il serre, dégainé, au fond de sa serviette, un revolver. « Compris, Moussieu ? » — « Oui », lui fis-je de la tête... Je dois lui inspirer confiance, car il me laisse faire les cent pas sur le quai de la gare. Mais il m'est impossible de me faire remarquer par qui que ce soit qui puisse me reconnaître.

Nous montons dans un compartiment, paisibles voyageurs. « Pour une fois, je voyage en règle », pensais-je en mettant les pieds sur les marches du wagon. Le schupo se place en face de moi. Il fume. Je prie. J'ai faim surtout... On roule lentement à travers la campagne d'avril, fraîche et adolescente... Mais il y a cette différence entre elle, tous ceux qui m'entourent et moi que je ne vais plus où je veux. Peu à peu, je m'accoutume à cette demi-teinte grise comme une imperceptible brume, indiscreète et envahissante qui, désormais, s'agglutine à tous les actes, même les plus communs, de mon existence. Je suis mis à part par plus puissant que moi. Cependant, l'esprit vagabonde dans un avenir inconnu qu'il voudrait s'approprier et le cœur bat pour ceux dans l'unité desquels, hier encore présent, je vivais. Je bâille. Le schupo devine et me donne la moitié de son casse-croûte. J'essaye de l'amadou, et vais au W.-C. faire disparaître la photo jociste de Pierre Giraud que je venais de découvrir au fond d'une poche. Il me promet de prévenir les camarades de la baraque ce soir, après son service. Le fera-t-il ? Pour plus de chance, je prépare une phrase lapidaire à lancer au premier Français dégourdi que je risque de rencontrer en arrivant à Erfurt... On arrive : pas de chance, personne. La ville est pavoisée pour l'anniversaire de Hitler. Après un trajet en tram, nous voici arrivés à la Staatspolizei. Nous montons au 4^e étage jusque

dans la chambre d'un inspecteur S.S. qui me fouille à nouveau et met le tout sous cachet. Alerte — je reste seul dans un couloir pendant deux heures. Vers midi, l'alerte terminée, l'inspecteur me descend dans la cour pour me faire nettoyer sa voiture. J'en profite pour récupérer un chiffon propre qui me servira de mouchoir. Le S.S. revient au bout d'un temps en uniforme, mais il n'est pas seul, je me retourne : Camille, en tenue de travail, tout son paquetage sur son dos, une valise-chapelle à la main, est là, qui me sourit. Je me redresse impassible ; et lui ouvre la porte pour le faire monter. Le rencontrant à cet endroit, je comprends maintenant la raison de mon arrestation. C'est mieux ainsi, je doutai que ce ne fut encore une manœuvre de Brunnquell pour intimider une fois de plus les « Student » et les « Priester ». J'y avais pensé un temps, mais maintenant rassuré, je suis étrangement calme : cela vaut la peine.

« Los, herein ! — Allez dedans ! » Le S.S. me tire de ma méditation et me pousse au fond de l'auto à côté de Camille. Puis se place devant en biais et braque la glace du chauffeur sur nous, afin de mieux nous avoir à l'œil. Pendant la traversée d'Erfurt, je profite des ratés du moteur pour échanger quelques mots : « Ça va ? » — « Oui... » — « Quand ? » — « Hier 6 heures ! » — Camille me montre la valise-chapelle : « Pas pu camoufler. » — « Michel ? » — « Non. » — « Marcel Carrier ? » — « J'sais pas. » — « Ruhe, menschen ! — Silence, messieurs ! » Le S.S. a l'oreille fine. L'auto fonce vers Gotha. Il est 13 heures. La faim me fait toujours bâiller. Camille me passe une croûte de pain. Je lui glisse encore quelques mots : « On ne se connaît pas. » — « D'ac. Compris. » — « André aussi inconnu. » — « Oui ».

Voici Gotha. La voiture stoppe dans une rue étroite devant l'hôtel de la Gestapo. Nous montons jusqu'au 3^e. Une porte actionnée secrètement s'ouvre devant nous. Dans le fond du couloir contre le mur, les mains fixées au dos par des menottes, la figure douloureuse et lasse, je reconnais Henri Marrannes. Regards. Silence.

« Fous aussi Katholik ? » — « Oui... » — « Mais quelle saloperie, Nom de D... ! Fous poufez pas rester dranquilles, non?... Assis sur le banc, hein et silence ! » L'individu qui nous interpelle ainsi avec un fort accent se

présente : un Alsacien demeurant place Pigalle, interprète de ces messieurs... Camille, très faubourien, fait de même : « 173, route stratégique, Ivry-Centre, Panam. Faut pas me la faire, vieux ! » L'autre, médusé, se tait. Il s'en va. On va pouvoir causer. Henri me fait un signe que je ne comprends pas. « Il faut se taire, ils l'ont battu. » Je me retourne vers mon voisin de gauche assis sur le même banc. « Tu es Français, toi aussi », lui fis-je en le dévisageant discrètement. Je constate ses savates éculées, un pantalon de travail crasseux et graisseux, une chemise blanchâtre ouverte sur une veste rapiécée ; cheveux noirs en broussailles, figure plus fine et lunettes qui tranchent sur le reste de son extérieur. « Qu'est-ce que tu fais là ? » questionnai-je. — « Je suis curé. » — « Moi aussi, plus exactement jésuite. » — « Comment t'appelles-tu ? » — « Jean Tinturier. » — « Ah ! c'est toi ; on devait se voir dimanche à Arnstadt, avec Carrier. » — « Ce n'est pas la peine, nous sommes tous ici, Carrier en tête. » — « Qui ? Combien ? » — « Je ne sais pas exactement, je viens d'arriver. » La conversation se poursuit coupée de silences.

Vers 15 heures, la porte du fond s'ouvre à nouveau, l'inspecteur Wincklers, de taille moyenne, complet bleu marine, carré d'épaules, tête sanguine, démarche assurée, le maître de céans, fait son entrée suivi de l'Alsacien et d'une secrétaire blonde et menue. On se lève, on se nomme : il ricane élégamment. Je pressens chez lui un certain plaisir à manipuler tout ce qui est frais, innocent et sans défense. Il doit savoir galvauder le sacré. Cette première auscultation terminée, il nous fait descendre tous trois, Camille, Jean et moi au sous-sol dans un cachot froid et sombre. A notre entrée, deux ombres surgissent. Sur la porte refermée, le pas de Wincklers s'éloigne dans le couloir.

« Bonjour, les gars ! » — « Français ? » — « Vous êtes de la J.O.C. ? » — « Oui. » — « Qui êtes-vous ? » — « Marcel Callo, dirigeant fédéral de Rennes, en Allemagne responsable d'Action Catholique, à Zella-Mehlis. » — « Et toi ? » — « René le Tonquèze, le copain de Jean Haméon et de Gilbert. On est de Tours, en Hitlérie on s'occupe de notre patelin Suhl. Mais Jean est tôle depuis janvier : il s'est bagarré avec un policier qui lui avait fait une crasse. Ils m'ont pris à sa place, c'est normal, j'avais pris sa succes-

sion. » « Camille nous présente à son tour et conclut : « En somme, les amis, c'est pour le Christ, ça va... » — « Ça va, si on veut, reprend René, maussade, mais... » — « Chut, les gars ! interrompt Marcel Callo, on a sifflé. » Il bondit au judas, qu'il parvient à ouvrir et y colle son oreille. — « Taisez-vous, c'est Marcel Carrier. Il vient d'être interrogé toute la nuit et mardi toute la journée. Ils l'ont pris lundi soir, à 20 heures, dans sa chambre, au camp, en train de faire son courrier. »...

J'objecte la présence possible d'un micro caché dans la cellule : « T'occupe pas, y aurait déjà eu de l'écho sur nos personnes, ce n'est pas la première fois qu'on cause. Marcel a déjà renseigné Louis Pourtois, ce matin. » — « Comment, Louis Pourtois, d'Eisenach ? » — « Oh ! mais t'as pas fini d'en apprendre ! reprend René d'un rire forcé. Louis a été arrêté comme nous tous, hier matin. L'inspecteur l'a cuisiné ce matin et l'a pris pour un pauvre type. Tu vois, on se débrouille pas mal... » — Je ne pense plus au micro, mais à Eisenach. Il y a là-bas aussi un prêtre (1). Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore dans la course ? Pendant ce temps-là, Callo fait le téléphoniste avec Carrier, qui lui parle d'une cellule voisine. Il nous transmet des réponses : « Qu'est-ce qui vient d'arriver ? » demande Carrier. — « Ils sont trois : Tinturier de Schmalkalden, Camille d'Erfurt et Paul de Sondershausen. » !!! « Oui, attends, ils vont te parler. »

Suit alors une longue conversation avec Carrier, coupée de silences à cause des allées et venues. J'apprends, enfin, l'origine des arrestations : Jean Lecoq, André Vallée et son frère Roger ont été dénoncés. Fernand Morin, jociste, interprète du camp de Gotha, arrêté, interrogé, puis relâché et qui viendra nous rejoindre en prison le 27 juillet, soupçonne un couple d'espions qui « travaille » au bureau du camp de la Waggon-Fabrik et disparut par la suite.

Fernand me conta lui-même les débuts de l'affaire, un peu plus tard.

« Le 1^{er} avril, veille des Rameaux, à 9 heures du matin, la Gestapo arrive au camp. Je dois indiquer ma chambre. Une sueur froide m'envahit. J'avais déjà vu ces mêmes

(1) Le Père Dubois-Matra, jésuite, prisonnier de guerre, passé « travailleur civil » pour aider Louis Pourtois et les jocistes d'Eisenach.

civils accomplir, précédemment, les mêmes gestes envers d'autres camarades qu'ils ont ensuite emmenés en « arbeitslager ». Ce fut alors la perquisition... « Histoire de marché noir », disent-ils. Loin de soupçonner le véritable objet de leur descente, je commence à respirer. Mais les voilà qui se saisissent de ma correspondance et de mes livres. Je suis prié de les accompagner et mon interrogatoire commence dans ce bureau où j'ai déjà dû démêler souvent des affaires comme interprète. Je dois m'expliquer sur certains papiers et certaines photos. L'inspecteur suit un plan détaillé qui contenait déjà des noms. « Tiens, vous connaissez la J.O.C. ? s'exclame-t-il en tombant sur une image jociste. Il se lève et je dois l'accompagner au camp à nouveau. Perquisition chez les Vallée. Il fouille même les lits, s'empare de toute leur correspondance et va arrêter les deux frères à la sortie de l'usine. Pendant le trajet, André laissera tomber son carnet d'adresses, qu'un copain ramassera. Mais dans ses recherches, l'inspecteur avait trouvé un petit carnet d'André contenant des notes de cercles d'études, des lieux de recollection, et des noms de camarades. Son interrogatoire se poursuit très tard. Je me souviens d'une lettre de Mgr Mercier, Vicaire général de Sées, adressée à Roger Vallée, lettre qui reproduit une protestation véhémement du cardinal Suhard contre les agissements des autorités d'occupation à l'égard de l'Action catholique, ce qui indisposa fort M. Wincklers. Mais je passai la nuit au camp et eut le temps de prévenir Jean Lecoq (2), qui fut arrêté trois jours après... »

L'oreille collée au judas, je percevais assez loin la voix ferme et grave de Carrier : « Excuse-moi, Paul, c'est de ma faute, j'ai manqué de prudence. » — « Là n'est pas la question. Tu as été pris le 16 au soir ? » — « Oui, j'étais en train de faire cuire des nouilles dans la chambre et venais de sortir ce qui me restait encore de courrier et de papiers à camoufler. À ce moment, la porte s'ouvre, le Lagerführer entre, suivi de deux inspecteurs qui font voir leurs plaques, puis de l'interprète du camp : « Qui est Carrier ? Où est votre placard ? » demande le plus gros de la bande. L'interprète m'empoigne, me bouscule dans un coin. Le

(2) Prêtre du diocèse de Rennes, prisonnier de guerre passé « travailleur civil » pour aider André Vallée et les jocistes de Gotha.

gros lui ordonne de me traiter avec respect, puis me demande si je sais pourquoi je suis arrêté. Je ne réponds pas. « Et votre Action Catholique ? Vous êtes catholique, n'est-ce pas ? » — « Oui... » Il sourit, m'ordonne de m'habiller, et, obséquieux, m'installe au fond de sa voiture, ayant soin de remonter les vitres pour que je ne sois pas au courant d'air, m'explique-t-il, puis il « rahouste » Félicien et les autres qui m'avaient suivi... pour voir... » — « Que savent-ils ? » — « ... Je suis le responsable. » — « T'ont-ils battu ? » — « Oui, j'ai dû avouer tout ce qu'ils pouvaient supposer d'après le courrier qu'ils m'avaient pris. » — « Que nous veut-il ? » — « Un peu tout : politique, reconstitution de la J.O.C., groupes d'amitié, voyages, messes clandestines, sabotages. Tu n'as qu'à avouer tous les rapports que tu as eus avec moi. Pour le reste... tu verras toi-même... »

Le reste était considérable : Sondershausen, Saalfeld, Kleinfurra, Nordhausen, Wittenberg, Neumühle, Bitterfeld, Leipzig, toutes ces communautés auxquelles je suis attaché se verront-elles privées de leurs chefs ?... Je les revois tous : Milo et Julot, Pierre Giraud, Jacques Etevenon, Paul Léon. Le fil les conduira jusqu'à Henri et Clément, déjà enfermés à la Praesidium de Leipzig... Je pense à mes Frères compromis avec moi : Paul Watrelot à Neumühle, Maurice Lefèvre à Saalfeld... « Pour le reste, tu verras toi-même »... Je regagne le fond du cachot et m'adosse à une forte porte, faite de solides barreaux qui coupent toute la cellule à un mètre en avant du mur percé vers le haut d'un soupirail obstrué d'un gros treillis. On causa longtemps jusqu'au soir, la soupe ne vint pas. Henri Marrannes doit subir son interrogatoire : nous prions pour lui et pour Wincklers qui doit le malmenier fortement... Camille aménage planches, couvertures et vestes sur le dallage. Il est nuit : ils s'assoupissent, je veille.

Vers 23 h 30, je perçois des bruits de pas, de clefs et de voix : une porte qui s'est ouverte se referme sur un claquement de verrous. « C'est toi, Henri ? Alors ? » — « ... » — « Ils t'ont battu ? » — « Ça va mal pour toi : j'ai dû dire que je t'ai vu à Weimar, le 2 avril. » — « Les messes clandestines l'intéressent ? » — « Oui, mais j'ai tout mis sur le dos de Lecoq, il ne connaît que celles dites à

Erfurt, chez Camille. » — « Et Yves ? (3) » — « Pas intéressant pour lui. D'ailleurs, il sait que la Gestapo de Géra le surveille. L'inspecteur est furieux de ce que la J.O.C. ait continué sous l'occupation en France. Il m'a battu comme un chien, car il voulait me faire dire que Quiclet et l'Aumônerie nous avaient donné l'ordre d'entrer en relation avec les mouvements de résistance politique en Allemagne. J'ai nié. » — « Saalfeld ? » — « Il n'en est plus question. Mais attention ! j'ai vu du courrier de Leipzig, des cartes de Jacques, et il connaît Paul Léon. Il a un gros dossier qu'il consulte souvent. » Je sens Henri à bout de forces et l'invite à se reposer si possible.

La nuit se passe. Alerte. Pendant que la R.A.F. fait son travail, il me vient à l'esprit que nous sommes le 21. Cette première journée de vraie tôle qui commence sera offerte pour toutes les communautés de Saxe-Thuringe. Jean et Marcel sommeillent. Camille, pris de coliques, endure ses souffrances dans l'obscurité. J'ai toujours cette angoisse de l'interrogatoire : s'ils me forcent à parler, combien encore seront arrêtés ? D'ailleurs, que se passe-t-il à Sondershausen ?... Mon esprit inquiet suppose tout. Je l'ai su depuis.

André Yverneau, au sortir de l'église, prévient les autres de mon arrestation, court à la baraque. Rousset avait déjà pu faire le nécessaire. La boîte à biscuits, qui contenait mes papiers, avait disparu. De plus, ayant une armoire commune avec André Dupont, le côté marqué à mon nom ne contenait que des habits, ce qui facilita les opérations. A 19 heures, André Yverneau part pour Kleinfurra. Il prévient Milo, et jusque très tard dans la nuit ils écrivent tous deux aux communautés de Saxe-Thuringe pour les prévenir. Vers 23 heures, Milo et André reprennent à pied la route de Sondershausen. En arrivant, ils trient et classent les papiers compromettants : après un temps de repos, Milo reprend le train à 5 heures du matin pour Kleinfurra en emportant le tout dans sa serviette.

L'usine n'est prévenue qu'au cours de la matinée du jeudi. Une conspiration est découverte : le « lang fran-zose » était un espion. D'autres sont arrêtés à Nordhausen, à Frankenhäusen ; Herr Saul est sur les dents dès que deux Français causent ensemble, les femmes jaspinent, les

(3) Yves Rabourdin, l'aumônier clandestin de Géra.

prisonniers, en vieux connaisseurs, déclarent que c'est « une grosse tuile », mais Lucien accepte de camoufler mon carnet dans ses affaires. « Pipe » n'a plus envie de fumer. Pour Jean Carton, le coup est dur. Les nerfs tendus, l'équipe vibre au choc. Même prévus ces coups de surprise font mal. Le lendemain vendredi 21, André Yverneau va se renseigner à la police pour se faire dire : « Beschet nicht da — Beschet n'est pas là. » — « Il est sans doute déjà parti pour Erfurt ou Leipzig, écrit André à Pierre Sournac. C'est peut-être pour l'enveloppe contenant les papiers du journal clandestin d'Henri Perrin reçue de Jacques Etevenon mercredi matin, qu'il a dû être arrêté... »

Milo, de son côté, part samedi 22 à Nordhausen, pour régler la situation.

« ... C'est dans la chambre de Pierre Giraud, au camp de Montagna, écrit-il à Pierre, retenu à Obergebra, ce soir-là, que je t'écris en vitesse... Pourquoi je suis ici, tu le verras plus loin... La semaine a été marquée par les événements inoubliables que tu connais... Tout cela m'a un peu dérouté. Je me souviendrai toujours de ce voyage à pied dans la nuit entre Kleinfurra et Sondershausen avec André. Nous avons causé de l'événement du jour et en pleine brousse dans le silence, sous un ciel étoilé, nous avons prié ensemble pour Paul. J'en avais les larmes aux yeux... Minutes qu'on n'oublie jamais... Puis nous avons parlé longuement de nos gars d'Erfurt. Tu connais la suite, j'ai fait le nécessaire.

» Hier soir, André était à Kleinfurra pour finir l'enquête sur les Actes, commencée par Paul. Je vais remettre la journée prévue par lui à Nordhausen au 14 mai, mesure de prudence ; les gars de Eisleben, de Gottingen et d'ailleurs ont dû lui écrire à ce sujet. Le 7, j'irai à Erfurt avec André pour voir les dirigeants qui viennent d'être secoués. Camille a été arrêté mercredi matin ; c'est Louis Zacher (4) venu à Sondershausen, aujourd'hui, qui nous a prévenus... La police est venue le sortir du lit... Ne nous émotionnons pas, continuons avec prudence. André devait aller à Weimar demain. Mais retenu à l'usine il a voulu voir Camille ce soir et partait prendre le train à Honebra, à pied, quand Zacher

(4) Fédéral jociste d'Annonay qui succédera à Camille Millet, à Erfurt.

est arrivé. Jean Carton est parti à sa poursuite et l'a empêché d'y aller. J'ai vu André Yverneau à son retour, nous avons causé longuement. Puis je me suis décidé à retourner à Nordhausen pour prévenir André Dupont afin qu'il revienne à Sondershausen. Je l'ai trouvé avec les gars de Pierre Giraud au Foyer : soirée ensemble, Actes des Apôtres, causons du Saint-Esprit... Je couche ici et repars demain matin avec lui. Bonsoir, Pierre — union avec Paul et Camille — Milo. »

Des conversations délicates

Maintenant les bruits du jour atteignent notre cachot ; vers huit heures, Wincklers vient chercher Jean Tinturier pour son interrogatoire. Il ne devait pas redescendre avant 18 heures. Il n'est toujours pas question de manger, cependant les schupos, bons papas, nous font prendre nos précautions matinales. On s'installe pour la journée au fond de la cellule : chacun y va de sa petite histoire, à commencer par Camille qui nous fait le récit de son arrestation. Il faut bien s'occuper !

Camille et Michel furent réveillés vers les 6 heures du matin, le mercredi 19, par le bruit d'une conversation insolite venant de la cour de l'établissement Rosen Müller. Parmi d'autres voix, ils reconnaissent celle de leur patron. On monte l'escalier, la porte s'ouvre, et deux Allemands font irruption dans leur mansarde. L'un, petit, âgé d'une cinquantaine d'années, d'un ton doux se fait connaître : « Nous sommes la Gestapo, dit-il en français, c'est bien vous Camille Millet ?... Habillez-vous... » Pendant ce temps, Michel, encore au lit, subit un interrogatoire d'identité, puis reçoit l'ordre de s'habiller. Il s'exécute pendant que les deux compères fouillent la pièce. Camille, de sang-froid, leur étale tout son courrier de famille, ce qui lui permet de repérer la liste des militants, de la plier, et de la mettre dans le béret de Michel dont il recouvre la tête, ce dernier s'apprêtant à descendre sur l'ordre qui venait de lui être donné. « Je pensais que ce n'était qu'une fouille en règle, explique Camille, mais, en sortant, Michel aperçoit des menottes dans la serviette de l'inspecteur. Il me prévient. » — « Si ça peut leur faire plaisir de m'arrêter, je

suis prêt », fit-il à Michel en train de descendre. La fouille terminée, Camille se penche à la fenêtre et prévient Michel posté dans le jardin : « Tu zieuter les couvrantes du paddock. » — « Il fallait bien, poursuit Camille, lui dire où se trouvait le reste des papiers sans se faire comprendre des autres qui savaient le français. » Camille se charge alors de toutes ses affaires et descend accompagné des deux policiers qui lui permettent une dernière poignée de main à Michel. « Rassurez-vous, je ne crois pas que ce soit grave : c'est affaire de quelques jours au plus, puis il reviendra, n'alarmez donc pas les parents. » Sur ces recommandations de l'inspecteur à Michel, Camille s'éloigne pour toujours du 6 Grenzweg. Michel se retrouva seul dans la fameuse petite serre au milieu des Italiens qui, cette fois, ne disaient mot.

L'après-midi avait passé. Vers 18 heures, à nouveau, bruit de voix et de clés : « C'est Jean Tinturier qui redescend », suppose Marcel Callo. Je bondis vers le judas : « Alors, ça a été long ? » — « Ils ne sont pas malins, tu sais ! » — « Battu ? » — « Moi, non, mais lui, oui : Wincklers a voulu vérifier mes dires sur place et m'a payé un petit tour à Schmalkalden cet après-midi. J'ai pu revoir Kuehn et Donati. Ils avaient fait l'essentiel. Les autres ont fait main basse sur mon ravitaillement, mais j'ai pu prélever un petit acompte pour vous : des pastilles d'eucalyptus que j'avais dans ma poche. » — « De quoi avez-vous parlé ? » — « De l'Aumônerie, du communisme, mais il est moins intelligent qu'un colleur du bachot. Il désire, je crois, terminer l'affaire au plus vite, maintenant qu'il a les principaux responsables sous la main. Un point noir, Camille : ils ne savent pas grand-chose sur Erfurt et m'ont cuisiné à ce sujet. J'ai fait l'ignorant, mais ils ne semblent point satisfaits. » — « Henri est-il avec toi ? » — « Oui, il dort vaguement. » — « Avez-vous mangé ? » — « Pas encore. » — « Ce sera pour demain, bonsoir. »

Nouvelle nuit, furieusement longue. Le matin, vers 8 heures, l'interprète alsacien vient chercher Camille et nous promet un « stamm » (5) pour midi. Prière — attente — Marcel Callo nous parle de sa Bretagne. René, qui a fait son apprentissage de pâtissier-cuisinier, nous rassasie de

(5) Stamm : plat du jour sans ticket servi dans les restaurants.

recettes alléchantes. Vers 11 heures, alerte, puis va-et-vient général : les bureaux ferment. Faudra-t-il attendre jusqu'à lundi pour être interrogé ?... On ouvre la cellule voisine, puis la nôtre. « Beschet ? » — « Ia, hier. » C'est mon tour. Pas de chance, je passe devant la soupe qui vient d'arriver.

Je ne suis pas bien fier ; impossible de dire la moindre prière. Je me souviens simplement, en montant les trois étages derrière Wincklers, que ce dernier n'a sur moi de pouvoir que ce que le Père a bien voulu lui accorder. Cette considération a pour résultat de me faire goûter une aisance relative en prenant possession de la chaise rembourrée que m'offre Wincklers, une fois entrés dans son bureau. La pièce est très éclairée, grandes baies vitrées, peintures claires et unies, et ornée d'un grand portrait de Hitler entouré de panneaux de propagande S.S. On commence par l'état civil : je ne tiens pas à lui faire savoir que je suis Jésuite. « Vous êtes séminariste ? » — « Oui, inscrit à la Faculté de Lyon. » — « Depuis quand avez-vous la soutane ? » — « Novembre 1939. » — « Et vous ne « faites » pas encore la messe ? » — « Non, mes études sont longues. » — « Pourquoi ? » — « Je veux être... Doktor pour enseigner dans les Missions. » — « Ah !... « Missionär » ? « Vos parents ? » — « Mon père était Officier de Coloniale en 14-18 : il est mort des suites de ses blessures de guerre en 1929 ! » — « Avez-vous un frère soldat ? » — « Mon frère s'occupe d'une « colonie » dans les Alpes. » (6) Il s'arrête au bout d'un moment. « Si vous ne répondez pas comme il convient... » Il me montre sa matraque et son revolver posés en évidence sur son bureau. « Je ferai, Monsieur, mon possible pour satisfaire à vos questions », lui fis-je dire par l'Alsacien interprète. Celui-ci me conseille d'être net et précis afin d'éviter d'autres questions. Il ne s'agit pas de prolonger l'enquête, et c'est aussi mon intention. Tous deux ont l'air assez las d'ailleurs. Wincklers se lève, puis tous deux s'en vont me laissant seul dans le bureau, pour réfléchir sans doute...

Je jette un coup d'œil de plus en plus inquisiteur autour de moi. Sur le bureau un calice garni de fleurs, un autre à côté qui porte des traces de bière, des ornements sacerdotaux épars sur une autre table. J'ai su plus tard que

(6) Le maquis du Vercors.

Wincklers avait présenté de la bière à Jean Tinturier dans un calice avant de se désaltérer lui-même, qu'il avait fait manger des hosties à Camille. Mais celles-ci n'étaient pas consacrées, l'intention du S.S. toutefois n'en était pas moins évidente. Il offrit aussi comme cadeau à la dactylo un crucifix que celle-ci jeta au panier en le traitant de « scheise » (traduisez élégamment saloperie). J'ai su aussi qu'entre deux séances de schlague le Jeudi Saint, il fit revêtir à Roger Vallée les ornements sacerdotaux, ce qui déchaîna les lourdes plaisanteries des assistants... Je continue d'inspecter discrètement et, je vois, épars, sur son bureau, la correspondance de Marcel Carrier. Je reconnais, bien en évidence, une lettre de Jacques Etevenon indiquant à Marcel le responsable jociste de Weissenfeld. Je résiste à la tentation de la faire disparaître : c'était peut-être un piège... Sur d'autres tables, pêle-mêle, des chapelets, des livres, des biscuits, des conserves, des revues, des cigarettes, etc.

Wincklers revient me tendant une assiette où trois cuillerées d'épinards tiennent compagnie à quatre morceaux de pommes de terre : « Schmeckt's ? — Ia, aber, nicht viel ». (C'est bon ? — Oui, mais c'est peu). Je mange, l'esprit me revient.

« Racontez-moi votre départ de France. » Je le fais brièvement. « L'aumônerie vous a envoyé des émissaires porteurs de consignes anti-nazies ? » — « Non, mais nous avons été envoyés en mission pour être, par notre présence et notre générosité, les compagnons et le soutien de nos frères travailleurs astreints à un travail obligatoire »... Il n'a pas l'air de croire. J'insiste sans pouvoir malheureusement produire le document, en déclarant : « L'autre jour encore, j'ai reçu une lettre de l'Aumônerie qui nous félicitait de ne faire aucune politique partisane. » Silence. Il me regarde : va-t-il éclater ?... Je sus plus tard que dans les lettres d'André Vallée et de Camille, il avait découvert les protestations des évêques belges et du cardinal Liénart concernant le S.T.O., ainsi que celle du cardinal Suhard, relative à l'emprisonnement de l'abbé Guérin... Mais Wincklers semble vouloir me ménager, il poursuit : « Oui, mais vous soutenez le Jocisme et ses groupes d'amitié ? » Je lui explique notre Action Catholique sous forme de conversations amicales faites le dimanche avec Jocistes et Scouts.

« Vous avez donc une organisation, des réunions (Versammlung), et cela est défendu en Allemagne. (Streng verboten !) » — « Pouvez-vous interdire une action spirituelle qui a pour but de maintenir le moral de jeunes travailleurs que vous avez séparés de leurs foyers et privés de toute affection légitime ? »

Je lui expose alors les points précis que nous voulons réaliser actuellement, à savoir : faire disparaître le marché noir entre Français, réduire le jeu à l'argent, et restreindre le plus possible le frayage avec les femmes allemandes et étrangères. L'inspecteur prend note. Temps d'arrêt. « Vous êtes allé à Weimar ? » reprend-il brusquement. — « Oui. » — « Pourquoi ? » — « Carrier et ses amis désiraient voir un séminariste pour causer avec lui de l'Evangile. Je n'emportais d'ailleurs que ce livre comme bagage. » Le sachant au courant de la promenade du 2 avril, je développe plus longuement. Visiblement, il m'accorde confiance, je me sens plus à l'aise. Il m'offre une cigarette, je la prends volontiers, ce n'est qu'un juste retour au propriétaire légitime.

Puis il engage une nouvelle passe : « Vous luttez contre les communistes ? » — « Pour nous, catholiques, le communisme athée est une erreur que Pie XI a condamnée dans son encyclique *Divini Redemptoris*. Mais nous n'avons pas tout à fait les mêmes procédés que vous : au lieu de détruire, nous voulons aimer. » J'avais d'excellents amis communistes. Je me rappelai à ce moment-là Meisner, cet ajusteur de l'atelier Glockmann, qui me demandait de l'aider dans son travail uniquement pour lui rendre service, car il ne voulait pas me faire « collaborer ». Combien de fois n'a-t-il pas fait le guet et ne m'a-t-il pas prévenu de l'arrivée du patron, quand je faisais ma correspondance en cachette à l'atelier.

— « Que pensez-vous de l'ouvrier allemand ? » — « Il ne travaille pas comme l'ouvrier français : nous ne savons pas nous occuper à ne rien faire sous les yeux du patron. J'ai trouvé d'excellents camarades, d'autres sont mauvais garçons, comme chez nous d'ailleurs. » Il note sans sourcilier et tente encore une nouvelle passe : « Vous êtes bon Français, comment souhaitez-vous que se termine la guerre pour votre pays : la victoire de l'Allemagne ou celle de l'Angleterre ? » — « Monsieur, lui fis-je traduire après un

temps de réflexion, les Anglo-Saxons nous ont pris notre Empire colonial et une partie de notre flotte, l'Allemagne retient chez elle plus de deux millions et demi de Français, le premier des deux qui commencera à lui rendre quelque chose, la France commencera aussi à le croire. » Il note ! — « Croyez-vous que la France se relèvera toute seule ? » — « Oui, sa tradition chrétienne et humaine, son action catholique actuelle en sont un fort garant. » — « Vous ne voulez pas prendre parti ? » — « Comment le pourrions-nous, puisque, catholiques, nous prétendons nous devoir à tout le monde. » — « Ah !... vous vous entendez bien alors avec le clergé allemand ? » Le piège était trop visible. Je répondis en rendant hommage à la serviabilité, à la générosité et à la prudence de ce clergé. Cela dura ainsi près de cinq heures sur les mêmes sujets. L'interrogatoire se termine sur ces mots : « Mais de quoi causez-vous donc entre vous dans vos groupes ? » — « Du sport (traduisez de l'action catholique), de la France et du Bon Dieu. » Wincklers hoche la tête et me dit : « Vous y croyez encore ? » Comme je ne répondais point : « Cela m'ennuie beaucoup pour vous », ajoute-t-il en me regardant longuement. Puis il se lève, m'invite à passer dans une pièce voisine et fait dactylographier son rapport où n'y sont mentionnés que ma foi et mon action religieuse. C'est d'accord : je peux signer.

Wincklers me redescend dans une autre cellule. Je me jette sur un bas-côté en planches. Je suis vanné, oui, bien vanné. J'ai exprimé des paroles... sont-elles ces grains de blé que le maître de la moisson, une fois son aire nettoyée, le van à la main sépare de la paille afin de les amasser en son grenier ? Je suis étonné de cette ambiance banale où le témoignage chrétien se réalise. Je suis tellement piteux avec cette fringale qui me préoccupe ! Pourtant cela s'est passé au mieux, trop bien même. Je n'ai même pas été maltraité, je l'avais désiré avec trop de vanité peut-être. Rien n'a été dévoilé sur les communautés de Thuringe-Nord et de Saxe : j'ai résumé notre action et nos contacts avec les amis de Kleinfurra et de Nordhausen à quelques cigarettes fumées ensemble le dimanche au foyer de l'Amicale. Il n'a pas été question de Neumühle, de Saalfeld, de Victor Dillard, ni des jésuites. J'en viens même à trouver grotesque d'être en « tôle » pour si peu. Il aurait

dû me relâcher, n'ayant aucun motif sérieux pour me retenir. Cette injustice mesquine m'énerve... Pourtant c'est pour ces paroles exprimées que je suis engagé dans cette souffrance contre laquelle je regimbe, pour ces paroles qui ont traduit l'espérance qui est en moi et dont il m'a été demandé raison. Mais comme je suis loin de trouver bon d'être enfermé pour le bien commis ! Je ne suis qu'un malchanceux !

Il va faire nuit : bruits de pas qui se rapprochent, bruit d'un seau plein que l'on pose à terre avant d'ouvrir une porte... Je bondis, la soupe est là. Je ne remarque qu'au bout d'un moment la présence de Marcel et de René que l'on vient de redescendre, leur interrogatoire ne devant se terminer que lundi matin. Il faudra donc passer le dimanche dans cette cave fétide...

« Dans la communion de toute l'Église »

Au petit jour je suis tiré de mon demi-sommeil par des gémissements qui viennent de la cellule voisine : ce sont des femmes russes qui ont dû se faire prendre à circuler pendant la nuit sans autorisation.

Au-dehors, les tramways reprennent leur service. A cette heure, des chrétiens se rassemblent. Aujourd'hui, nous devons avoir une journée fédérale pour tous les responsables de Thuringe-Sud, à Arnstadt. Mais je me souviens de la première Lettre de l'apôtre Pierre « à ceux qui sont étrangers et dispersés »... « Le Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple pour que vous marchiez sur ses traces... ; aux outrages, il ne répondait pas par des outrages ; au temps de sa souffrance, il ne proféra pas de menaces... Il a porté nos fautes dans son corps jusqu'à la croix... Lui dont les plaies vous ont guéris. Vous erriez à l'aventure comme des brebis dispersées, mais voici que vous vous êtes tournés vers Celui qui est le Pasteur et le Gardien de vos âmes. » (2/21-25).

J'avais médité, l'autre jour à l'usine, en vue de cette journée d'études, ce texte que reprend la liturgie en ce matin du deuxième dimanche après Pâques. Un grand calme se fait en moi, que René et Marcel partagent. Enfermés dans ce repaire de la Gestapo, il n'est plus

question pour nous que de Dieu qui demeure le gardien de nos âmes. Nous chantons le *Kyrie*, le *Gloria* et faisons notre offertoire en communion avec tous ceux d'Allemagne qui L'approchent ce matin.

Les femmes ont cessé leur lamentation : à leur tour, maintenant, elles chantent leur interminable *Kristos voë kressie* (Christ est ressuscité) de Pâques. Remis en forme après la soupe de midi, René propose : « Nous devons nous voir aujourd'hui à Arnstadt. Ces messieurs ont pris les devants. Je vais vous parler de Suhl. »

« On était trois au départ : Jean Haméon, Gilbert et moi. D'autres se mirent avec nous : c'est étonnant ce que l'amitié peut faire, le trio ne formait qu'un et s'entendait à merveilles : visite des malades à l'infirmerie, à l'hôpital, on leur porte des bricoles, les livres, et on leur remonte le moral. Il faut occuper les gars qui, pour la plupart, comme ils disent, ne savent pas quoi faire de leur peau, et restent amorphes sur leurs paillasses. Le grand sport en chambre, où cent vingt types mènent une vie dégoûtante, est la boxe. Douze jours après notre arrivée, j'ai eu ma première histoire. Au-dessous de moi, un gars dormait : quinze gaillards environ s'amènent pour lui passer la visite et le cirage. Nous n'étions pas encore couchés. Je me lève et leur dit : « Le premier qui avance je le butte ! » On discute et les types se retirent tout penauds. Un autre soir j'arrive quand j'aperçois des gars en train de dessiner à la craie sur des rideaux des Pères Adam et des Mamans Eve en petite tenue. Je leur demande si c'est leur mère, leur femme ou leur fiancée qu'ils mettent en caricature. Ça les choque, mais devant les autres, ils ne veulent pas arrêter. Je prends un chiffon et j'efface. Pas un ne bouge. Je t'assure, ça n'a pas recommencé. »

— « Et les femmes, en avais-tu dans ton camp ? »

— « Non, pas dans le mien. Dans l'autre, mais c'était vraiment lamentable ! Une fois, des femmes enceintes se présentent à la visite, à l'usine. Le docteur leur dit : « Je vais vous faire une piqûre pour vous calmer. » Résultat : elles ont avorté. On fait des démarches auprès du Directeur de l'usine qui nous approuve et le docteur est changé. Une autre fois, c'est un copain qui veut s'amuser avec une fille et qui écrit à sa future fiancée : « Je vais avec une Allemande, ce qui me permet d'apprendre la langue et me

rapporte des casse-croûte. » Un autre, moniteur de patronage en Bretagne, trompe des filles qui se mettent à faire la foire... Seulement, il faut que je vous dise une chose... » Et René nous raconte la réaction de son aumônier de France lorsqu'il lui raconte l'action qu'il voulait mener pour ces filles. Il leva les bras au ciel, comme une bonne mère, il le gronda ; mais René lui répondit en conséquence : « Le Christ n'a-t-il pas sauvé des filles de joie ? » Il était plus puissant que lui, bien sûr ! mais, ici, on travaille avec Lui. L'aumônier se compara alors à une mère-poule qui, après avoir couvé des canards, les voit s'élancer sur la mare : pour elle, ils ne doivent pas aller à l'eau mais... les canards savent nager.

« Alors, continue René, j'ai appris, vraiment ce qu'était une femme. Je me rappelle une petite J.O.C.F. de 18 ans, raccrochée par Jean Haméon à la sortie d'une messe de 11 heures : elle nous jette dans les bras une fille qui s'était fait mettre à la porte de chez elle. Cette dernière entra dans un orphelinat et ses parents lui font fréquenter un jeune homme qu'elle n'aime pas. Par orgueil, comme elle disait, elle s'engage pour l'Allemagne. Dans son camp, vingt-deux femmes : ce n'était pas beau ; venue jeune fille, elle ne l'était plus et avec elle quatre compagnes. Je la remets d'aplomb et lui prête *A la découverte de l'Amour*. Le bouquin fit le tour du camp ; je croise un jour une de ces filles qui m'interpelle : « Tiens, bonjour. Voilà le monsieur de la J.O.C. Ils ne sont pas mal vos livres ! » Ça avait mordu. L'une d'elles m'écrivit : « Vous êtes plus heureux que moi ! Songez que moi, quoique ayant vos principes, je ne puis pas prétendre me marier avec un homme comme vous. A 12 ans, mon père s'est servi de moi ; depuis, je souffre, ne pouvant me faire à cette perte de mon « moi » et pourtant, si vous saviez, quelle torture j'endure. Suis-je obligée de tourner mal pour cela ? Je ne suis jamais allée avec un homme, je vous le jure. Merci de votre confiance, de votre amitié si réconfortante. Mais serai-je assez forte pour tenir ? Je n'ai plus rien à perdre ! » Triste, tout ça. Heureusement, j'ai pu voir un aumônier au kommando des prisonniers français. Nous allions nous confesser à lui à travers les barbelés, ou bien on faisait le mur pour avoir la Messe. Depuis, « Fil-de-Fer » on l'appelait comme ça entre nous, ne fut pas fâché de faire un peu de ministère avec

tous les clients qu'on lui trouvait. Nous avons eu aussi des récollections menées par Jean Tinturier, qui venait de Schmalkalden, pour nous regonfler, tu te rappelles, Marcel ? »

René ne tarissait pas. Nous étions en pleine « Eglise » : cela valait bien tous les offices du dimanche soir. En tant que fils unique, concluait-il, il a appris à faire la lessive, le raccommodage, et à partager son pain. « J'ai écrit des lettres, disait-il encore, de regonflage et de formation pour les autres qui m'étonnaient quand je les relisais. Tu te rends compte, moi, un pauvre type ! Heureusement qu'il y avait le Christ, sinon j'aurais « piqué » comme les autres. » La veillée fut longue. Nous ne pouvions dormir, nous avions faim et froid.

— Aujourd'hui, lundi 24 avril. Dans la matinée, Marcel Callo et René Le Tonquèze sont remontés chez Wincklers pour terminer leur interrogatoire.

Nous n'avons rien à manger à midi. Vers 15 heures, il nous faut décharger dans la cour un camion de charbon : chaque fois que la grande porte s'ouvre sur la rue, je ne puis m'empêcher de regarder ceux qui passent, chaque fois un « Los Mensch », me rappelle à la réalité. Nous causons très peu. René, cependant, me confie sa chance d'avoir été pris avec une lettre du cardinal Liénart, spécifiant la différence qu'il y a entre la J.O.C. et un parti politique : « Tu parles, on a autre chose à faire. La J.O.C. est un dévouement ; le parti, souvent une lutte pour le pouvoir... »

Marcel Callo, pendant ce temps-là est occupé à brûler tous les papiers et toutes les photos qui nous concernent.

Mardi soir, trois Russes et un Français viennent nous rejoindre. Les femmes russes ont été libérées le matin même. Le Français, un prisonnier transformé, s'est fait rosser d'importance. J'essaie de panser sa cheville meurtrie avec un chiffon. Il avait giflé son patron : Il en sera quitte pour six semaines de Strafeslager (7). C'est un brave type qui pleure, quand on lui explique pourquoi nous sommes ici. Il se propose déjà de faire passer un mot à nos amis, car il pense sortir d'ici avant nous. Les petits Russes fument dans un papier journal : impossible de dormir.

(7) Camp de punition.

Le jeudi 27, vers 17 heures, on vient nous chercher — « Alles mit ! — Tout avec ! ». Nous sommes plutôt faiblards après ces huit jours de jeûne et d'abstinence. Wincklers nous congédie après nous avoir permis de nous rincer les mains et offert une tranche de pain. Je profite d'un moment d'inattention pour faire main basse sur une demi-boule de pain... Nous sortons en ville... Dociles aux moindres ordres des deux secrétaires de la Gestapo qui marchent sur nos talons, nous participons encore avec avidité à la vie de la rue. C'est la sortie des bureaux : il y a foule au *Thüringer Zeitung* pour lire le communiqué du jour. Mais il y a cette différence entre eux et nous que nous n'allons plus où nous voulons. Nous voici au n° 2 de la Steinmühlentallee, à la prison de la ville de Gotha.

Pentecôte 1944

La vie de prisonnier commence...

Le numéro 2 de Seintmühlenallee est un bâtiment gris comme toutes les prisons, en forme de T, à deux étages. On y pénètre par une petite porte et, après quelques pas dans un petit jardinet fleurissant, il faut monter trois marches en haut desquelles un grand diable de gardien, alerté par un coup de sonnette, ouvre la grille, et nous accueille, son trousseau de clés à la main. La grille se referme. Nous croisons dans un corridor Jean Tinturier, qui attend, fiévreux, les yeux cernés, appuyé contre un mur. Nous échangeons un regard sans mot dire.

Ce sont d'abord les formalités d'usage au bureau : pesage, mensuration, visite médicale. Nous attendons longtemps notre tour pour déposer nos objets personnels. Le commandant du personnel, un ancien sous-officier d'active, 55 ans, sanglé dans un uniforme vert, grisonnant, le visage bien ordonné, accoudé sur son bureau, nous observe par-dessus ses vieilles lunettes plantées sur l'extrémité du nez. Ce digne fonctionnaire attend consciencieusement, sa montre devant lui, dix-huit heures trente, moment où il dit terminer son service. L'Oberwachmeister (Surveillant en chef) vient enfin nous conduire à nos cellules respectives, après nous avoir nantis de pantalons, blousons, calots, chaussures et chaussettes. Le linge, un Allemand, prisonnier de droit commun qui purge une peine pour marché noir, me dit aimablement : « Du, Franzose : schön

kammer » (jolie chambre). Je dois passer la nuit au 68 avec un Russe, mais demain je bénéficierai d'une cellule pour moi seul au 72. Il me tend un petit plat de soupe : j'hésite, n'étant plus habitué à une telle abondance. L'Oberwachmeister en refermant la porte me fait signe, en agitant sa main droite devant sa bouche ouverte : « Fressen, fressen, ia, mein Herr ! » (Bouffer, bouffer, oui, monsieur.)

Le silence se fait dans la prison. Mon Russe est retourné s'asseoir résigné, sur le bord de son lit et me regarde pendant que j'arrange paille et couvertures. Pressé de repérer les alentours, je siffle à travers la porte l'appel scout, puis l'appel jociste. Il y a de l'écho : Camille, Henri, René, Marcel Callo, les deux Vallée sont là, au même étage. On cause un peu. Le Russe, effrayé par ce vacarme des Français, me supplie de ne pas continuer. Finalement on s'arrête après avoir siffloté le *Salve Regina*.

Je m'approche d'Yvan. C'est un Ukrainien, grand blond, l'œil droit contusionné : « Gestapo, viel Kaput (beaucoup abîmé) ! Du Katholik ? » Je suis étonné de la question. Il m'explique alors qu'il y a beaucoup de Français catholiques dans la prison : « Bons camarades, dit-il, mais rien à manger : c'est la guerre... »

Je voulais encore causer : « Dors, Français, dors, c'est mieux ! Demain il faudra travailler. » C'est ce que je fis.

Le lendemain matin, réveil à 5 heures, café et tranche de pain. Yvan me fait asseoir sur le tabouret pendant qu'il range la paille. A 6 heures : rassemblement dans la cour pour le départ du travail. Le commandant, entouré de ses gardes, fait l'appel. Les colonnes sont constituées. Comme par hasard, nous sommes ensemble. « On part chez Wagner, un gros maraîcher de la ville », m'explique Camille, qui vient de se faufiler à côté de moi. Les autres restent dans la cour à fendre du bois toute la journée pour les gazogènes. Lecoq, Carrier, Pourtois et Tinturier ne descendent pas : ils sont au secret.

La journée se passa à planter des pommes de terre. A midi la soupe nous est amenée de la prison. Le patron nous gratifie d'une gamelle de « kartoffeln » prélevée sur la ration des cochons de la ferme. Le garde, Herr Rausch, une tête de « métèque », comme nous l'avons déjà surnommé, a l'œil mauvais ; il brutalise les Russes et menace de son revolver un Polonais qui vient de récupérer un

poireau pour manger ce soir avec son pain à la prison. Il a cependant des accès de bonne humeur et éprouve le besoin de nous montrer notre travail avec force gestes et force cris. Il s'enquiert de la profession des derniers venus. Quand il arrive à moi, il me dévisage, puis, prophétique, annonce, me montrant du doigt Roger Vallée : « Du Pfarrer wie Roger ? (T'es curé comme Roger ?) » J'acquiesce. Il part en ricanant, changeant son fusil d'épaule. Au retour, il confie sa capote et sa serviette aux deux Vallée. Ce sont déjà des habitués qui ont acquis sa confiance.

A 18 heures, j'intègre ma nouvelle cellule 72 et je fais le tour du propriétaire en attendant le « Abend-Brot » et le coucher... Pendant ce temps-là, Camille qui a pu obtenir un morceau de papier et un crayon par les Italiens qui travaillent chez Wagner, écrit à Michel : « Je te donne quelques détails sur notre vie : nous avons pour chacun une petite cellule de deux mètres sur quatre peinte en gris crème, éclairée par une petite fenêtre munie de barreaux ; aménagement simple : un lit encore confortable, pliant, une petite table, un tabouret, une étagère, une cuvette, un pot à eau, une balayette, un seau hygiénique. On nous réveille à 4 h 45 : je fais ma prière, la toilette et le ménage. Puis le café nous est servi à domicile et nous descendons à 5 h 45 pour l'appel. Nous travaillerons chez des patrons, en culture. A 9 heures nous faisons une petite pause, à midi la soupe, et retour à la prison le soir à 17 h 30. On nous rentre dans nos cellules pour dîner à 18 heures, puis au lit. La nourriture n'est pas mauvaise ; mais il y manque l'abondance. Enfin certains camps civils en touchent encore moins que nous ! Toutes les semaines on nous change de linge. Tous les quinze jours, douches, et chaque samedi, nous nous rasons en commun dans la chambre d'un copain. Au travail nous sommes dix en équipe dont huit de notre communauté jociste... Jusqu'à présent, nous ne savons rien sur notre avenir, mais nous nous attendons à quelque chose pour la Pentecôte ? Bientôt nous serons fixés et peut-être libérés... Mais ? confiance : Dieu veille sur nous : la Providence est avec nous, nous serons encore une fois vainqueurs avec le Christ !... » Ce mot ne devait pas partir avant plusieurs semaines. Mais écrire, c'est déjà être moins seul. C'est aussi satisfaire un peu cette inquiétude de

combler l'angoisse de ceux-là dont nous avons été brusquement séparés.

Marcel Callo, mon voisin de gauche, vient de m'appeler. Il me demande quel jour nous sommes car il veut faire un calendrier. « Le 28 », lui ai-je répondu... Le 28, je n'y avais pas pensé : ce matin, il y a un Père qui a offert le Christ pour moi et, dans toutes les communautés d'exil et de France, des frères ont travaillé et enduré pour moi. A l'heure qu'il est, beaucoup doivent s'approcher du Christ. Nous nous étions tous engagés, au départ, à faire cette offrande quotidienne pour chacun de nous. C'est à mon tour d'en profiter aujourd'hui et je ressens fortement la présence actuelle, autour de moi, de cet offertoire dont je suis le point de confluence et le bénéficiaire. Le Seigneur tient en ses mains les âmes de ses amis et ils sont en paix...

**« Accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu »
(Paul aux Ephésiens, 4/1)**

Me voici dans la disposition requise pour faire une retraite de huit jours, prélude à une nouvelle étape de notre témoignage missionnaire. Un sentiment de béatitude m'envahit : celui d'être actuellement avec Dieu au fond de cette prison. Je n'ai plus à demander les choses nécessaires à mon minimum vital : cela me sera donné tous les jours, heure par heure, goutte à goutte.

Il ne me reste plus qu'à vouloir me laisser mener selon son plaisir. Il a choisi pour moi, m'a établi en cet état, en a fixé le temps, afin que je porte un fruit meilleur et que celui-ci demeure. Je fais entrer tous mes compagnons de captivité dans cette prière fondamentale. Je sens qu'elle est déjà entendue de Dieu : notre nouvel état la consacre par le sacrifice de notre liberté.

Le jour suivant fut comme la veille et comme les autres lendemains, travaillant tantôt chez un patron, tantôt chez un autre.

Notre premier dimanche se passa à dégermer des pommes de terre chez Wagner, à l'abri d'un hangar, parce qu'il pleuvait. La colonne est composée d'à peu près tous les Français de la prison : faveur du Commandant qui sait bien que les prisonniers n'aiment pas rester dans la cour à fendre du bois, Herr Brunschweig nous conduit. « Bou-

poireau pour manger ce soir avec son pain à la prison. Il a cependant des accès de bonne humeur et éprouve le besoin de nous montrer notre travail avec force gestes et force cris. Il s'enquiert de la profession des derniers venus. Quand il arrive à moi, il me dévisage, puis, prophétique, annonce, me montrant du doigt Roger Vallée : « Du Pfarrer wie Roger ? (T'es curé comme Roger ?) » J'acquiesce. Il part en ricanant, changeant son fusil d'épaule. Au retour, il confie sa capote et sa serviette aux deux Vallée. Ce sont déjà des habitués qui ont acquis sa confiance.

A 18 heures, j'intègre ma nouvelle cellule 72 et je fais le tour du propriétaire en attendant le « Abend-Brot » et le coucher... Pendant ce temps-là, Camille qui a pu obtenir un morceau de papier et un crayon par les Italiens qui travaillent chez Wagner, écrit à Michel : « Je te donne quelques détails sur notre vie : nous avons pour chacun une petite cellule de deux mètres sur quatre peinte en gris crème, éclairée par une petite fenêtre munie de barreaux ; aménagement simple : un lit encore confortable, pliant, une petite table, un tabouret, une étagère, une cuvette, un pot à eau, une balayette, un seau hygiénique. On nous réveille à 4 h 45 : je fais ma prière, la toilette et le ménage. Puis le café nous est servi à domicile et nous descendons à 5 h 45 pour l'appel. Nous travaillerons chez des patrons, en culture. A 9 heures nous faisons une petite pause, à midi la soupe, et retour à la prison le soir à 17 h 30. On nous rentre dans nos cellules pour dîner à 18 heures, puis au lit. La nourriture n'est pas mauvaise ; mais il y manque l'abondance. Enfin certains camps civils en touchent encore moins que nous ! Toutes les semaines on nous change de linge. Tous les quinze jours, douches, et chaque samedi, nous nous rasons en commun dans la chambre d'un copain. Au travail nous sommes dix en équipe dont huit de notre communauté jociste... Jusqu'à présent, nous ne savons rien sur notre avenir, mais nous nous attendons à quelque chose pour la Pentecôte ? Bientôt nous serons fixés et peut-être libérés... Mais ? confiance : Dieu veille sur nous : la Providence est avec nous, nous serons encore une fois vainqueurs avec le Christ !... » Ce mot ne devait pas partir avant plusieurs semaines. Mais écrire, c'est déjà être moins seul. C'est aussi satisfaire un peu cette inquiétude de

combler l'angoisse de ceux-là dont nous avons été brusquement séparés.

Marcel Callo, mon voisin de gauche, vient de m'appeler. Il me demande quel jour nous sommes car il veut faire un calendrier. « Le 28 », lui ai-je répondu... Le 28, je n'y avais pas pensé : ce matin, il y a un Père qui a offert le Christ pour moi et, dans toutes les communautés d'exil et de France, des frères ont travaillé et enduré pour moi. A l'heure qu'il est, beaucoup doivent s'approcher du Christ. Nous nous étions tous engagés, au départ, à faire cette offrande quotidienne pour chacun de nous. C'est à mon tour d'en profiter aujourd'hui et je ressens fortement la présence actuelle, autour de moi, de cet offertoire dont je suis le point de confluence et le bénéficiaire. Le Seigneur tient en ses mains les âmes de ses amis et ils sont en paix...

**« Accordez votre vie à l'appel que vous avez reçu »
(Paul aux Ephésiens, 4/1)**

Me voici dans la disposition requise pour faire une retraite de huit jours, prélude à une nouvelle étape de notre témoignage missionnaire. Un sentiment de béatitude m'envahit : celui d'être actuellement avec Dieu au fond de cette prison. Je n'ai plus à demander les choses nécessaires à mon minimum vital : cela me sera donné tous les jours, heure par heure, goutte à goutte.

Il ne me reste plus qu'à vouloir me laisser mener selon son plaisir. Il a choisi pour moi, m'a établi en cet état, en a fixé le temps, afin que je porte un fruit meilleur et que celui-ci demeure. Je fais entrer tous mes compagnons de captivité dans cette prière fondamentale. Je sens qu'elle est déjà entendue de Dieu : notre nouvel état la consacre par le sacrifice de notre liberté.

Le jour suivant fut comme la veille et comme les autres lendemains, travaillant tantôt chez un patron, tantôt chez un autre.

Notre premier dimanche se passa à dégermer des pommes de terre chez Wagner, à l'abri d'un hangar, parce qu'il pleuvait. La colonne est composée d'à peu près tous les Français de la prison : faveurs du Commandant qui sait bien que les prisonniers n'aiment pas rester dans la cour à fendre du bois, Herr Brunschweig nous conduit. « Bou-

boule » est le plus ancien de la prison ; il y loge avec « bobonne » son épouse, qui a la garde des femmes. Dragon, puis cuisinier de son régiment après les combats de Verdun en 1916, où il fut blessé, il se prolonge dans la carrière militaire comme concierge de prison. Petit, gros, joufflu, hypersanguin, rhumatisant, il se munit toujours d'une grosse canne dont la poignée sert parfois de support à son volumineux postérieur ; chaque matin, il prend un sac qu'il ramène tous les soirs plein de victuailles, de denrées maraîchères soutirées aux patrons chez qui nous allons travailler. Bobonne, ménagère douce et profiteuse, apprécie ce ravitaillement familial...

Bouboule, calfeutré dans sa capote, le col relevé, les joues rouge vif, fait la petite bouche à cause du froid qui tombe avec la pluie ; les mains gantées et passées dans son ceinturon, il contemple vaguement l'équipe au travail, mêlée aux italiens employés par Wagner. Nous sommes assis en rond, tout autour d'un gros tas de tubercules. « Heute ist Sonntag. Ich habe keine lust. (Aujourd'hui, c'est dimanche, je n'ai pas de courage.) » soupire nonchalamment une Napolitaine au profil de madone, toutes les dix minutes. Nous travaillons aussi avec ces gestes d'hommes fatigués dès le matin, propres à tous les prisonniers. André Vallée, qui ne peut se faire à ce désœuvrement calculé au moindre geste, propose qu'on chante la Messe. Cela nous occupa plus d'une heure. Marcel Callo lance quelques chants jocistes et Roger quelques psaumes des Vêpres... Bouboule est tolérant car le travail avance malgré nous, en chantant. Il s'approche et nous demande où nous avons appris tous ces chants. Henri Marrannes, qui sait le mieux l'allemand de nous tous, se lance dans une longue explication. Bouboule reste perplexe. Les Italiens, qui ne comprennent pas, restent intrigués. Camille, qui possède à peu près leur dialecte, leur fournit les mêmes explications : la Napolitaine s'attendrit, puis nous venge à sa façon en bombardant Bouboule à coups de « patates », ce qui provoque l'hilarité générale... « Nicht so laut. — Allez moussieu, travaillez, — Capisco italiano — Tirho ! » Bouboule vient de rétablir l'ordre dans toutes les langues.

Le patron vient faire son tour : botté, serré dans une jaquette brune, la croix nazie à la boutonnière, il fume son cigare dominical. On fredonne *Jeunesse debout*, entend

l'appel suprême d'un monde qui meurt ! Le patron ne dit rien. Il écoute. Les Italiens sont conquis : c'est aujourd'hui dimanche : il faut chanter. On chanta la *Paloma*, Français, Italiens, Russes, Allemands tous en chœur.

Il y a une petite ombre au tableau : Marcel Callo souffre de l'estomac. Après huit jours de jeûne à la Gestapo, le régime pourtant frugal de la prison l'a indisposé. Nous l'avons étendu, fiévreux, sur des sacs. Bouboule bougonne, lorsque la Napolitaine lui apporte du thé chaud : mais il demande au patron de le ramener en voiture à la prison, ce qui fut fait. Camille me suggère de remercier Wagner au nom de tous. Ce dernier est plutôt interloqué ; il a tout l'air de dire : « Encore un peu, et c'est moi qui vais me lamenter (il pleuvait beaucoup)... tandis que ces jeunes sont plutôt à l'aise et peu contrits pour des malfaiteurs. »

« Tu ne trouves pas qu'on est « gonflé » quand même ? me confie Camille pendant le retour. Ils ne doivent rien y comprendre ? Après tout s'il en est ainsi, nous n'y pouvons rien. Si nous sommes gais comme des pinsons, c'est parce qu'il s'en occupe de ses oiseaux, le Papa bon Dieu ! »

Qui pourrait nous ôter notre joie ? Elle nous est plus intime que notre liberté !

Ils sont étonnants, ces Français avec leurs manières de tout prendre par le bon bout, à la chrétienne déjà et sans y penser ; ils sont de fameux optimistes ! Ils ne peuvent même pas se passer de leur esprit « loustic ». « Franzose immer lustig ! — Français toujours joyeux ! » disaient-ils chez Brunnquell. C'est ainsi que Bouboule voulant nous faire traverser tout Gotha au pas cadencé dut y renoncer, car il ne pouvait suivre la cadence que René, en tête, imprimait sans cesse à la colonne en dépit des « Langsam ! Langsam ! — Lentement ! », clamés par Herr Brunschweig.

Lundi 1^{er} mai, fête du travail. — Le « métèque » nous conduit chez Reich, un pépiniériste. Je marche, comme ce sera mon habitude, en queue de colonne ; on est ainsi plus tranquille pour causer. Camille me raconte comment se passa la fête du Travail en 1941 à Paris... Cette Messe du Travail célébrée à Notre Dame... Aujourd'hui, c'est la fête de tous les ouvriers, de tous les travailleurs qui façonnent la matière ou l'esprit et leur donnent un visage ou une expression en vue du règne de Dieu. Nous prions pour qu'il

y ait des saints ouvriers, comme il y a des saints curés, des saints rois, de saintes gens.

Nous ferons de cette journée chez Reich notre Messe du Travail. Je l'offre pour ces jeunes travailleurs chrétiens, qui ont eu raison de s'offrir tout entiers à la tâche de leur mission ici avec le Christ, et en particulier pour ceux qui, ce matin, marchent devant moi, mes compagnons prisonniers. Ils se sont signalés chacun dans leur profession : ils font un travail de qualité, ce sont des spécialistes qui œuvrent bien. Camille si apprécié par son patron d'Erfurt (1) ; Henri qui réparait toutes les machines à écrire de son usine à Géra (2) ; René, ruban bleu à Tours ; André Vallée et Marcel Callo, typos à Montligeon et à l'*Ouest-Eclair*, qui causent sans cesse de leur métier. Ils se sont aussi signalés par leur profession spirituelle, au milieu de leurs camarades d'usine, et viennent de confesser leur foi devant la Gestapo. Ils portent encore la trace des coups reçus... mais il leur reste, comme à moi, à se signaler dans leur nouvelle profession. Il nous faut accepter cette lutte envers nous-mêmes, recevoir ce sacrement de la captivité dont le signe sensible est le temps, plus encore que le manque de liberté, ce glaive qui nous pénètre et nous divise jusqu'à l'intime de notre chair et de notre âme d'avec tout ce qui n'est pas du Christ. Je veux, Seigneur, et je le désire maintenant, telle est ma détermination délibérée, vous imiter en supportant tracasseries, veuleries, et pauvreté réelle aussi bien que de cœur. Ne nous avez-vous pas mis nous-même dans cet état de vie faible et diminuée aux yeux des hommes ?

Non, il ne faut plus que les travailleurs soient comme des chevaux de traits attelés à n'importe quelle charrue et qui tirent par habitude jusqu'au jour où ils tomberont. Il faut que les travailleurs apprennent à promouvoir leur libération. L'ouvrier n'a pas à se confondre avec l'outil ; s'il le fait, est-ce de sa faute ? On l'a maniée avec tant de désinvolture, cette « main-d'œuvre ! » L'ouvrier n'a pas à être exploité. Il faudrait qu'on le considère, et qu'il se comporte lui-même comme un fils du Père Créateur sinon, la terre le courbera et il ne saura plus se redresser. Il faudrait qu'on voit en lui et que lui-même soit ce Charpen-

(1) Il y cultivait des roses !

(2) Ce qui lui permettait de se promener dans toute l'usine !

tier d'il y a vingt siècles, ce Fils de Dieu, scieur de planches, pendant vingt ans et qui serait aujourd'hui ajusteur ou mécano. Qui dira cela ? Ceux d'entre nous peut-être qui furent l'un d'entre eux et acceptèrent une bonne fois de se salir les mains et d'en supporter les conséquences.

La journée qui ne fut pas pénible, simple travail de binage dans une pépinière, se passa à causer de ces choses. Vers le soir, nous rencontrons des prisonniers de guerre qui travaillent chez le même patron et nous promettent papiers et crayons pour la fois prochaine. André Vallée leur donne des commissions pour les amis en ville pendant que nous dégustons un litre de soupe de pois au lard, surprise agréable que nous n'attendions pas. En rentrant à la prison, un gardien nous apprend que Jean Tinturier est à l'hôpital pour diphtérie.

Ces retours du travail deviennent peu à peu pour nous une détente ; bonne ou mauvaise, la journée est terminée... Les deux Vallée, qui conduisent le plus souvent la colonne parce qu'ils connaissent la ville, nous font revenir par les endroits intéressants : camps de français, boucherie où l'on peut voir la pendule et lire l'heure de l'extérieur, popote de prisonniers, cinémas, etc.

Un soir, depuis on en prit l'habitude, on croisa la maison des Sœurs où Jean Lecoq disait sa messe. « A quoi penses-tu, André ? » Je marchais à côté de lui cette fois. — « Le Christ est là, et nous ne pouvons pas y aller. » — Si on pouvait soudoyer le gardien avec des cigarettes, entrer, communier, et prier, puis repartir ! — Rêve fou : personne ne peut bouger... Mais il a choisi cette présence parmi nous... — Ne pourrait-Il pas prendre forme humaine et dire comme il le fit jadis : « N'ayez pas peur, c'est moi. »... ! Ne pourrait-Il pas rompre nos liens et ainsi nous éviter cette douleur de passer près de Lui, sans pouvoir L'approcher... ! — La Divinité se cache et choisit Sa présence plutôt que l'apparition car Elle préfère l'adoration consentie aux prosternements de ceux qu'on éblouit. André comprend, lui aussi, qu'Il veut nous donner un exemple afin que nous fassions comme Il a fait. L'ouvrier n'est pas plus calé que son patron, ni l'apôtre plus grand que Celui qui l'a envoyé. Nous partageons en tôle cette présence du Christ, Ouvrier silencieux, dans son action de grâce.

A un tournant de rue plus loin, la colonne rencontre

deux Sœurs grises... Un frémissement de voiles, peut-être celui qui dut agiter aussi celui de Sa Mère lorsqu'Il la rencontra dans cette rue qui montait au Golgotha... Elles ont reconnu l'équipe de Jean Lecoq. Depuis, très souvent les soirs, quand nous rentrions par là il y avait toujours un voile parmi les branchages de la haie de leur jardin qui bordait la rue. Faisant semblant de tailler les troènes, elles attendaient que le garde soit passé pour nous faire signe et sourire... Elles étaient là qui faisaient le lien entre ceux qui sont enchaînés pour la même cause ; entre Lui, le silencieux qui s'est laissé prendre au piège qu'il avait choisi... et nous qui avons été ramassés aussi comme des malfaiteurs.

La semaine s'est écoulée. Ce matin, au lever une cuillère de confiture synthétique (!) sur la tranche de pain quotidienne me rappelle que c'est dimanche. Ce petit extra symbolise le repos du septième jour. Lui aussi fut apprécié. Nous attendons plus longtemps que d'habitude avant d'être descendus dans la cour pour l'appel. Peut-être allons-nous retourner chez Wagner comme dimanche dernier ?

Dans les cellules, dans les couloirs, silence. Bruits de pas à côté : Marcel Callo doit occuper le vide de l'heure à tourner en rond dans sa cellule. A travers mon vasistas entr'ouvert parvient le bruissement d'une pluie fine, inlassable. Assis sur mon tabouret, la tête entre les mains, les membres à l'étroit dans un costume de travail usagé, j'écoute tomber cette pluie... Déjà l'habitude est prise de tout ce matériel de fermeture : policiers, menottes, murs de cellule, barreaux, clés, sentinelles, rondes, rations alimentaires, silences et obscurités. Tout cela est accepté comme une clôture avec résignation. Mais il y a cette pluie qui va nous gêner tout le jour, le prisonnier n'a pas le droit de s'abriter : il doit travailler. — Il faut la prendre comme une volonté qui s'impose. Il y a ce pain et ce litre de soupe qu'il faut accepter, en disant « merci », de la main d'un voleur, ce « Schliesser » que je connais déjà pour sa filouterie à nous glisser les morceaux de pain les plus petits. Un croûton de pain : cela a tellement d'importance dans le quotidien d'un prisonnier ! Il y a encore ces gosses qui, nous montrant du doigt dans la rue, demandent : « Qu'est-ce que c'est ? » ; ces mamans, qui se penchent vers leurs petits, disant : « Tu vois, si tu n'es pas sage, tu iras comme eux en prison ! » — De fait, nous n'avons pas été sages aux

yeux des hommes. Gréaux, Bordes, les autres Français et les Allemands de la prison ne comprennent pas pourquoi nous avons été arrêtés. Il y a toujours cet inconnu de l'heure qui vient, cette attente dont on ne sait qu'une chose, c'est qu'il faut y entrer comme dans une forêt, la nuit, sachant surtout que l'on butera aux pierres et aux souches placées en travers du chemin. Je cherche un compagnon comme le marcheur en montagne, la nuit, je tends la main au guide invisible qui pourtant me précède, car je n'ai plus confiance en moi-même. J'ai même horreur de cette liberté de mon esprit qui se plaît à échafauder des projets de libération et m'invite à vagabonder, vaniteux, parmi ceux que je veux revoir. Je suis fatigué de ces dialogues ou de ces répliques que j'envisage de provoquer avec mes gardiens ou l'inspecteur s'il doit m'interroger à nouveau. Il faut consentir à cette captivité spirituelle et trouver repos et force tranquille dans cet aveu à soi-même et aux autres de notre impuissance. Lorsqu'on en est arrivé, contraint par tout ce dépouillement de l'extérieur, à ne plus entendre que le bruit que l'on fait avec soi-même, il faut le faire cesser et dire alors : « Mon Dieu, on est d'accord ! C'est le jeu. » Puisque c'est ainsi, Seigneur, prenez donc toute chose et toute la liberté avec. Nous n'attendons de vous que le souffle qui nous crée à chaque instant, comme nous attendons notre pitance de ceux qui ont pouvoir de nous faire mourir. Cela suffit.

La pluie a duré tout le jour et jusqu'au soir nous avons travaillé dans la boue. Les Russes de la colonne se sont partagé les meilleures pommes de terre, nous n'avons pas pu chanter notre messe comme dimanche dernier. Camille, en rentrant, écrivit sur son diaire : « Aujourd'hui 7 mai, arrachage de poireaux chez Offhaus, dit « Tuttur ». Très mauvais. Froid. » Il fallut le lendemain réendosser des vêtements trempés. Ma retraite était finie.

Une cour de prison mouvementée

Mardi 9 mai. — « Callo ? » — « la. » — « Beschet ? » — « la. » — Hier bleiben. (Restez ici). » Serait-ce du nouveau ? Un interrogatoire ? Angoisse. Nous ne partons pas travailler au-dehors, et resterons à casser du bois dans la

cour sous les ordres de Schliesser. Ce Schliesser, condamné pour vol, a la confiance de Herr Petri, le directeur de la prison. Il contrôle la cuisine, manœuvre la scie électrique avec frénésie ; c'est lui qui reçoit toutes les livraisons et dirige les expéditions de bois. Vieil habitué de la « tôle », les gardiens moins anciens que lui dans la maison pour la plupart sont obligés de passer par ses humeurs. Il n'y a que Bouboule pour lui tenir tête. Ses rapports avec les chauffeurs et livreurs lui permettent de faire tout un petit trafic de tabac et de marchandises. Ses moyens de répression sont simples : il lui suffit d'empocher les cigarettes qu'il doit distribuer le dimanche comme récompense à raison de une ou deux par prisonnier. Il gratifie de « rab » ses amis. Ce sont d'abord les Allemands, puis les Russes ou les Polonais qui travaillent pour avoir davantage à manger. Les Français sont sa bête noire parce qu'ils ne font rien, causent tout le temps, et attendent qu'il beugle pour effectuer le minimum de travail.

Il n'y a qu'un moyen de se défendre : le provoquer pour le mettre dans son tort et ainsi le « posséder » auprès de Bouboule ou du commandant.

Dans ce genre de sport Gréaux, un Bordelais, bonne mine, cheveux noirs abondants et frisés, prisonnier transformé, repris après sa quatrième évasion, est passé maître. Schliesser, nerveux, casse souvent le ruban de sa scie. Gréaux, qui l'aide, n'a qu'à lui présenter les billes de bois un peu en biais pour faire se renouveler l'accident le plus souvent possible. Schliesser, qui n'y voit rien au bout de quelques instants de travail, à cause de la sciure qui encrasse ses verres de lunettes, s'en prend à lui-même ; puis à la scie, puis à Gréaux. Ce dernier fait l'innocent. Exaspéré, Schliesser l'accuse de toujours regarder aux fenêtres de l'étage des femmes et menace de le triquer. Gréaux lui répond que son bras est assez fort pour le mettre K.O. L'autre, hors de lui, le bouscule. Gréaux, pris d'une fureur simulée, traverse la cour et va se plaindre au commandant. Schliesser est appelé à son tour. Gréaux revient. Nous n'avons pas entendu l'algarade que reçoit Schliesser, mais résultat appréciable, la scie ne sera pas réparée avant la fin de l'après-midi : nous pourrons donc travailler tout à fait au ralenti. Pendant ce temps, Gréaux, bon apôtre, explique à Bouboule comment on scie le bois

en France, que Schliesser est un incapable, qu'il n'y a pas moyen de travailler avec lui... Herr Brunschweig, mains aux poches, clignote des yeux, convaincu à demi et se réjouit plutôt de la mauvaise humeur de Schliesser qui, de retour dans la cuisine, regarde de temps à autre par la fenêtre et n'ose pas, comme il le fait d'habitude, interpeller les prisonniers qui ont depuis longtemps laissé retomber les haches sur les billots.

Il faut s'occuper cependant. Une voiture vient d'entrer dans la cour. Gréaux, sans attendre un ordre, nous emmène décharger le matériel de cartonnerie qu'apporte cette carriole. Il faudra ensuite la recharger avec les boîtes en carton confectionnées par les femmes de la prison. Le commandant, du bas de l'escalier, surveille le va-et-vient. Nous montons en effet jusqu'au premier étage des femmes pour déposer notre chargement. Gréaux endosse les plus grosses balles à raison d'un trajet pendant que nous en effectuons deux en prenant les plus petites. Schliesser, qui fait des « mamours » ridicules à la vieille haridelle de la carriole, ne s'aperçoit de rien. C'est fini.

Nous sommes revenus à notre place dans la cour. Gréaux revient après coup, se frottant les mains et nous explique triomphant qu'il a possédé la vieille gardienne, il a pu voir sa petite en jaune : la porte de la cellule était ouverte : elle a même pu lui passer un billet. Gréaux se dirige d'un pas fatigué vers le tonneau entouré de quelques planches qui, dans un coin de la cour, remplit l'office de W.-C. Il s'installe pour faire sa lecture.

Le soleil est déjà haut. « Quelle heure est-il ? » demande un Russe à Marcel Callo. Ce dernier risque une expédition dangereuse : il faut quitter son travail, traverser toute la cour, à l'opposé des W.-C., seule direction permise aux prisonniers et se poster de biais sous une fenêtre du bureau d'où l'on peut lire l'heure à la pendule qui se trouve à l'intérieur, pourvu qu'il n'y ait point de chiffon qui en recouvre intentionnellement le cadran. Marcel est déjà sur le retour, mais il est trop tard. « Deux étoiles », l'Oberwachmeister, nazi énervé, vient d'ouvrir la porte qui relie la cour avec le corridor des cellules. Du perron il interpelle Marcel. Ce dernier qui ne répond pas en est quitte pour une paire de gifles. Gréaux, de son tonneau, s'écrie, en train de camoufler la lettre de la petite en jaune : « Je te

l'avais bien dit qu'il ne fallait pas quitter ta place sans prendre ta hache avec toi. » Cette intervention attire le regard de « Deux étoiles » sur Gréaux. Il lui demande depuis combien de temps il est là, car il l'a vu tout à l'heure d'une fenêtre du deuxième s'installer sur son tonneau, Gréaux lui explique tout en se reculant soigneusement : « Maschine kaput... Scheisserei..., etc. » « Deux étoiles » se dirige vers la scie et contemple les dégâts de Schliesser. Gréaux lui explique. « Deux étoiles » opine en hochant de la tête : « jung, jung... ».

Mais il y a quelqu'un qui doit balayer le corridor : de la poussière s'échappe par la porte, ouverte peu auparavant par « Deux étoiles ». Nous apercevons un balai qui va, puis revient, semblant, par ces tâtonnements successifs, vouloir signifier que celui qui le pousse attend qu'on lui indique s'il peut mettre le nez dehors sans danger. Marcel lance un éclat de bois contre la porte, le balayeur paraît. Marcel se trouve à proximité : « Français ? » demande l'autre qui s'aventure à balayer l'escalier du perron : — « Oui », fait Marcel. — « Tu es de la J.O.C. ? » — « Oui. » — « Je suis Jean Lecoq, le prêtre de Gotha. Vous travaillez dans la cour ? » — « Pas toujours, les autres sont dehors aujourd'hui. » « Je fais vos cellules tous les matins je vide vos tinettes. ...Laisse du papier sous la tienne. » Tout en causant, Jean ramasse sa poussière et va la jeter dans une fosse au fond de la cour. Au retour, il passe près de moi, mais « Deux étoiles » le rappelle du perron où il vient de remonter. Nous nous regardons longuement. Jean a dû comprendre.

Mittag (midi). On arrête le travail. Schliesser, avant qu'on nous enferme par groupes dans les cellules du bas nous distribue la soupe, dans les petites gamelles évidemment. Gréaux s'en aperçoit à temps et se glisse parmi les Allemands ; le coup a réussi. Il nous est accordé trois quarts d'heure pour déguster un litre de soupe de légumes déshydratés pendant que les femmes, en galoches, font leur ronde dans la cour. Dans la cellule, les Russes se sont emparés du lit et des sièges. Il ne nous reste plus qu'à attendre la fin de la pause. Dans un autre coin, un Polonais, sa gamelle entre les genoux, attend un deuxième tour qui ne viendra pas. On entend de fait la voix de Schliesser qui vient de s'en retourner vers la cuisine après

avoir servi ceux du premier étage, moins avare de « los » que de soupe. Il emporte avec la marmite le reste. S'il pouvait y avoir alerte, nous pourrions prolonger notre méridienne : déjà les Russes sont assoupis, l'un d'eux ronfle. Le soleil tombe chaud et silencieux. Il est une heure. « Los aufstehen ! — Allez debout ». Les haches à nouveau claquent sur les billots. Vers 14 heures, c'est au tour des hommes qui travaillent en cellule de faire la promenade. Ils sont une vingtaine qui tournent en rond devant nous, comme des bêtes curieuses dans leur cage de Zoo. Jean Lecoq est parmi eux : il lui a fallu plusieurs tours pour venir se placer derrière Marcel Carrier. Beaucoup font ce petit manège : c'est le moment des commissions de la journée, où les mots sont plus que des phrases, ces mots choisis et apprêtés depuis la veille, sous forme de questions ou de réponses et qui attendront jusqu'à demain ceux qui leur feront suite. Pendant la ronde, quelques prisonniers se détachent à tour de rôle pour aller vers le tonneau : c'est encore une occasion, mais Bouboule est là qui veille. L'un d'eux reste plus longtemps. Carrier se rapproche de lui. C'est Pourtois, mais ils ne peuvent pas causer : Bouboule rassemble déjà son monde pour le remonter en cellule.

Autour de 17 h 30, les colonnes reviennent. On peut causer plus librement, le travail vient aussi de cesser dans la cour : Schliesser a ramassé les haches. André Vallée souffre d'un phlegmon à la main droite et va au bureau demander le médecin. Camille explique qu'ils ont fait du terrassement : le matin, dans le jardin du tribunal, derrière la prison, où il s'agit de creuser un bassin pour la défense passive, l'après-midi, à l'hôpital où il faut remblayer de la terre contre les abris. Ce n'est pas trop dur et on touche un casse-croûte supplémentaire de travailleur de force. Ils n'ont aucune nouvelle de Jean Tinturier, qui doit se trouver dans un autre hôpital pour contagieux.

Le lendemain, Callo et moi travaillons encore dans la cour avec Gréaux et Schliesser. La scie fonctionne plus que jamais. A 10 heures, Schliesser va faire une petite pause à la cuisine, et revient peu après aux abois, fébrile, répète plusieurs fois : « Ausschiffung. Normandie. Ausschiffung (Débarquement. Normandie. Débarquement.) Alles weg ! (Tous partis !) ». Il paraît qu'ils ont débarqué : Schliesser a vu le titre sur le journal d'un gardien. Les mots s'étrangent

dans sa gorge, il en bave presque... Gréaux le cuisine un peu pour en savoir davantage. C'est peut-être un « bou-théon » (3). Pourtant si c'était enfin vrai ! L'imagination travaille. Toute la France est là qui se présente à nous au fond de cette cour de prison : rêve fou d'un retour inespéré avant l'automne. Mais il devrait y avoir alerte ?... C'est peut-être l'armistice... « Bientôt finie la guerre, monsieur », lâche Schliesser qui repart à la cuisine. Croit-il que les américains le libéreront, lui un voleur, un droit commun, il faut qu'il fasse ses huit ans ! Mais nous les « politiques », nous rentrerons avant tout le monde, dès que les Alliés seront là ; c'est logique... Voici déjà que nous parlons comme si nous avions une carte de priorité alors que nous avons rang parmi les malfaiteurs. Je ne croyais pas qu'une cour de prison pût être si mouvementée !

Schliesser est revenu avec le journal : c'est Gréaux qui lui a suggéré cette audace. Déception, il s'agit simplement d'un commentaire militaire où il est fait allusion à la possibilité d'un débarquement allié dans le nord de la France, peut-être en Normandie, quand les beaux jours seront venus. Ce ne sera pas une mauvaise chose expliquer-t-on, si les Anglo-Saxons se décident enfin à faire la guerre sur le continent : on pourra ainsi leur infliger une défaite de la façon la plus authentique.

La journée s'acheva en déchargeant un wagon de charbon. Le litre de soupe de midi était lointain. Vers 17 heures, Schliesser nous gratifia d'une tranche de pain de 75 grammes. Nous avons chacun notre « stück », sauf un Russe arrivé depuis midi, qui n'a pas droit à sa ration. Schliesser empoche le morceau. Pourtant ce Russe, depuis une heure, est notre compagnon de travail : avec Gréaux, nous avons même compté sur ses bras de moujik pour qu'il fasse une partie de notre travail. Gréaux s'est assis pour grignoter sa tranche ; la mienne, plus petite, me brûle la main. Je partage avec le Russe ; Schliesser a vu. Gréaux aussi, mais ils n'ont rien dit : « Spassibé (merci) », fait le Russe et, me faisant signe de la main de me reculer, il finit mon tas de charbon plus en retard que le sien. Je proteste. « Egal... Karachov... Gut Kamerad ».

En travaillant à l'hôpital, Camille a pu causer avec des

(3) Bobard. Terme consacré chez les prisonniers.

Français convalescents : il a su qu'André Vallée vient d'y être transporté pour y faire ouvrir son phlegmon.

Aujourd'hui, à midi, j'ai la bonne fortune, après une matinée passée dans la cour à supporter les coups de gueule de Schliesser, d'aller travailler à l'hôpital avec Henri, Camille et les autres. Un schupo, bon papa, nous garde. Ancien jardinier, il a revêtu de force l'habit vert. Roger Vallée qui vient d'aller voir son frère André à peine réveillé de son opération, accompagné de Herr Rausch — le « métèque » était de bonne humeur ce jour-là — nous apprend que c'est jour de visite aujourd'hui pour les malades. L'équipe de travail est scindée en deux groupes : tandis que l'un charge de terre un tombereau, l'autre le décharge contre les murs des abris qui côtoient les bâtiments de l'hôpital. Un vieux charretier fait le va-et-vient avec deux voitures et une seule bête. On s'est mis d'accord pour retenir le plus longtemps possible la voiture à la décharge, afin de ralentir les aller et retour. Le schupo est consentant : l'essentiel pour lui est de nous voir tous les cinq autour de lui et de nous rendre au « métèque » tous à 17 h 30. Les visiteurs s'en vont déjà ; l'heure passe, toujours pas de Bédouelle !

Bédouelle est le bras droit d'André, il a monté l'Action Catholique avec lui à Gotha, et travaille au camp où il s'occupe du ravitaillement et de la poste. Il fait partie du bureau de l'Amicale et se charge de visiter les Français malades à l'hôpital. Vers 16 heures, un gars passe à vélo, il revient au bout de dix minutes, repasse devant nous, ralentit. A peine l'a-t-il remarqué que Roger bondit vers lui en l'appelant « Bédouelle, Bédouelle ? » L'autre lui tend un paquet : trois casse-croûte et du chocolat. Roger présente le tout au schupo avant que ce dernier ait pu réagir. Le policier savoure le chocolat et nous permet de nous partager le reste. Pendant ce temps, j'ai une conversation rapide avec Bédouelle : tandis qu'il s'éloigne lentement, je le suis une pelle à la main, l'air occupé. Il reviendra demain — nous pourrions écrire — il se charge de l'adresse et de faire parvenir. S'il ne vient pas, essayer d'accrocher les Français malades qui font un tour dans le parc l'après-midi — c'est d'accord. Je ramasse un crayon et du papier que Bédouelle a laissé tomber de sa poche tout en remontant à bicyclette.

Ce soir-là, j'écris à tous mes frères venus avec moi à Sondershausen : Pierre, André, Jacques, Jean, André Dupont, Emile Lebrun : « Il m'est permis de vous dire toute mon affection et de vous rassurer tous sur notre situation. Nous attendons toujours une décision de Weimar. C'est le calme et le banal quotidien ; parfois furieusement long. Mais que de choses le Christ grave en nos cœurs pendant ces longues journées ! Je me nourris de votre amitié, cela est un vrai sacrement qui remplace si possible l'Eucharistie. Depuis lundi, je passe une journée avec chacun de mes amis restés en France en plus de vous autres ici... Je voudrais nommer, car je le puis, les gestes accomplis pour chacun de vous tous. C'est bien ici que j'ai encore le plus découvert l'amitié chrétienne. J'ai aussi compris cette impérieuse nécessité qu'a tout apôtre de s'abandonner totalement au Père. Cela donne une force, un bon sens, un contrôle de ses réactions extraordinaire, et cela jusque dans les détails les plus bas, car ici il nous faut tout attendre de Lui, heure par heure. Je suis pleinement heureux — notre route est unique et une... »

En signant « Paul », je pensais humblement que je m'engageais à écrire et à vivre comme celui qui courut l'Asie en suscitant des Eglises, connut les tribunaux et la captivité avant de verser son sang, fondant ainsi Rome côte à côte avec Pierre pour la seconde fois. Que nos prénoms sont parfois gênants ! Je pris un autre bout de papier qui devait, celui-là, aller jusqu'en France.

« Vous dire toute l'émotion qui me prend le cœur, est indicible, bien cher aimé Père, et chère petite Maman (4). Mon amour désormais a confondu ceux qui ont fait le plus pour moi et qui souffrent le plus avec moi maintenant pour Lui. Que le premier qui aura ces lignes les transmette à l'autre... Je suis au milieu d'amis et nos journées de travail parfois dures mais saines, sont offertes avec toutes les petites piqûres faites au cœur. Dieu est bon et le Christ dans nos frères une réalité palpable et nourrissante. Je suis pleinement heureux, même quand c'est un peu plus pénible. Bien couché, la nourriture reste suffisante ; la bête tient et l'âme est souvent en fête. Ne nous plaignez pas. Réjouissez-vous. Il faut de la souffrance pour féconder la

(4) Le père Charmot, à Mongré. Maman, à Lyon.

moisson et le Christ nous a choisis pour cette place d'honneur. Ne craignez rien. De loin on se fait des montagnes et, si elles étaient réelles, ayez la foi qu'il faut pour les soulever et les jeter à la mer. Que tout cela vous comble de joie réelle et vraie. Privés du corps du Christ, nous nous nourrissons de charité fraternelle et le Saint-Esprit fait le reste. Quelle Pentecôte nous allons voir ! Vôte, dans la paix immense du Père. — P.S. : Père, je suis accroché à votre messe chaque matin. »

La nuit était tombée sur ces lignes tracées et qui devaient combler une inquiétude lointaine et cruelle.

« Tous, unanimes, étaient assidus à la prière. » (Actes 1/14)

Ascension, 18 mai. — Hier soir, en rentrant de l'hôpital, Camille me confiait son impression de perdre son temps ici. Sans doute, cela vaut la peine d'être en tôle pour le Christ ; mais il regrette son équipe d'Erfurt, ses initiatives, son rayonnement. Coupé de ceux qui vivaient avec lui dans le même esprit, il avoue l'avoir perdu et accuse les amis d'ici de partager la même attitude. On est dans la même prison, pour le même motif, partageant les mêmes vexations ; mais tout cela est subi de notre part. Chacun mène en son intime une vie de reclus, qui se souvient de ce qui lui a été ôté et y cherche encore un soutien pour le moment présent. On se regarde comme des chiens de faïence, dit-il, en attendant la libération pour recommencer à travailler... On est un peu comme les apôtres, le regard fixé on ne sait où. Nous sommes « arrêtés », mais est-ce une raison pour « s'arrêter ? »

Mais aujourd'hui, Bédouelle a pu nous passer du courrier à l'hôpital. Etendu au fond de ma cellule, à l'abri d'une couverture, je lis maintenant cette lettre dont j'avais reconnu l'écriture.

« Mongré, 29 avril 44. — Je suis un peu en retard pour vous envoyer la lettre du 28 de chaque mois, mais j'ai des choses à vous dire que je n'aurais pas pu vous faire savoir si je n'avais pas été obligé de retarder un peu ma correspon-

dance. J'ai appris par des rapatriés (5) que vous aviez été victime d'un accident et je me demande si ma lettre va vous arriver. Cette nouvelle, qui m'a évidemment causé une peine profonde, a été accompagnée d'une voix divine qui m'a rempli de paix et de confiance... Toute votre vie vous vous souviendrez de cette part que vous avez maintenant à la Passion de Jésus-Christ et cette goutte de calice n'aura pas été bu sans laisser une soif — la soif de recommencer ou plutôt de continuer... Courage ! c'est en allant jusqu'au bout de vos forces que vous finirez par voir la beauté du plan de Dieu. Un édifice qui commence n'a aucune apparence aux yeux des passants : il faut qu'il soit achevé pour qu'on l'admire... Je vous bénis paternellement, Franciscus (6). »

Il s'agit donc de continuer et tous d'un commun accord. Cette lettre que je reçois, jointe à un mot de Jacques et d'André, me donne des détails sur tout ce qui s'est passé depuis nos arrestations : mais surtout elle me relie à l'esprit de la communauté et ainsi Dieu, une fois encore, donne une famille à ceux qui étaient abandonnés. Il délivre les captifs et les rend heureux. La prison n'est plus cette solitude aride faite d'une perte que l'on regrette. Seuls les rebelles habitent les lieux arides. Pour avoir été « résistant » il ne faut pas devenir rebelle. La limite est si vite franchie !

« Seigneur, chante aujourd'hui l'Eglise, tu es monté sur la hauteur, tu as emmené les captifs, tu as fait des dons aux hommes, tu es, Seigneur le Dieu de délivrance... » Ces dons, pour les recevoir, il fallait sortir de soi, et la porte de sortie, nous l'avons trouvée le jour où nous sommes entrés dans ce pays qui voulait nous incarcérer en ses frontières et qui nous a ouverts au monde.

Cette nouvelle semaine fut une semaine de prières, d'imprévus et d'attente. Samedi soir, au retour de l'hôpital, nous sommes fouillés. Le courrier clandestin est découvert par « Deux étoiles ». « Le Métèque » qui nous gardait ce jour-là est compromis. Il s'empresse de faire traduire les lettres par Jean Lecoq en qui il a confiance. Ce dernier l'assure que ce n'est rien de grave et que ce n'est point la

(5) Les jésuites étudiants et les séminaristes de Neumühle expulsés et rapatriés de Wittenberg, le 28 avril 1944. Deux d'entre eux sont arrivés un peu plus tôt.

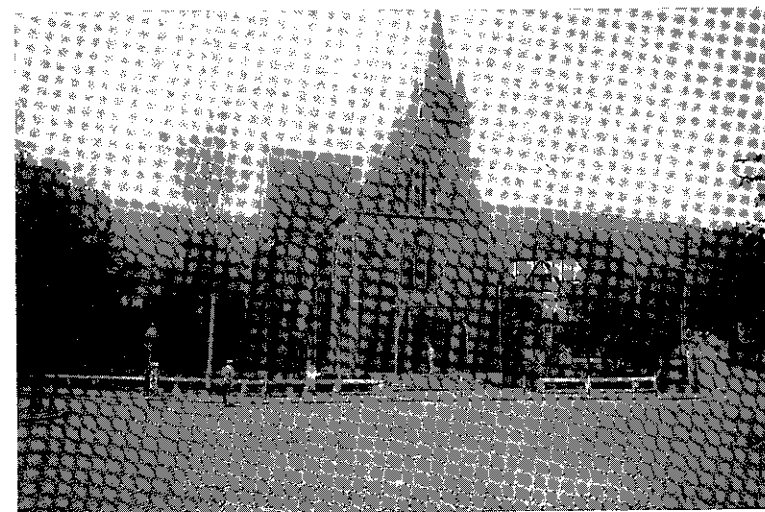
(6) Père Charmot.



Marcel Callo

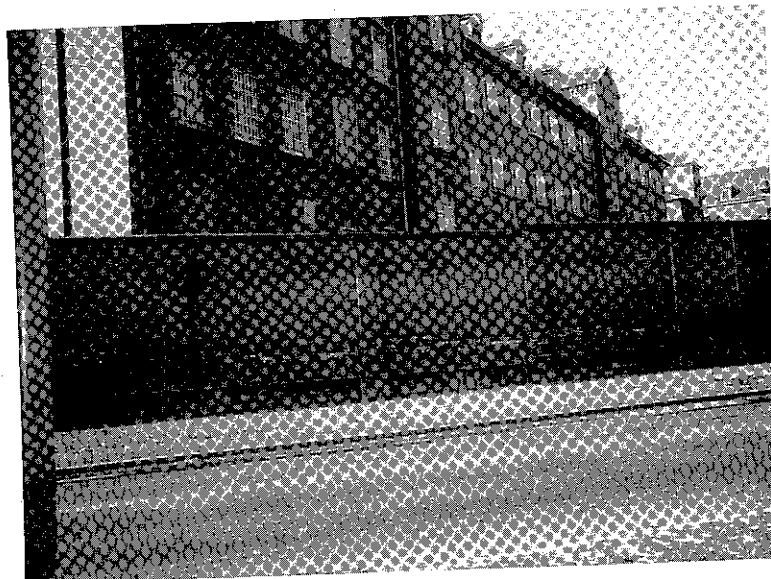


Marcel Carrier



L'Eglise Sainte-Élisabeth de Sondershausen
lieu de l'arrestation de Paul Beschet

(Photo Émile Picaud)



Prison de Gotha (Photo Émile Picaud)



Henri Marrannes



Camille Millet



Croix d'immortelles de la prison de Gotha
(Thuringe)



Louis Pourtois



Jean Tinturier

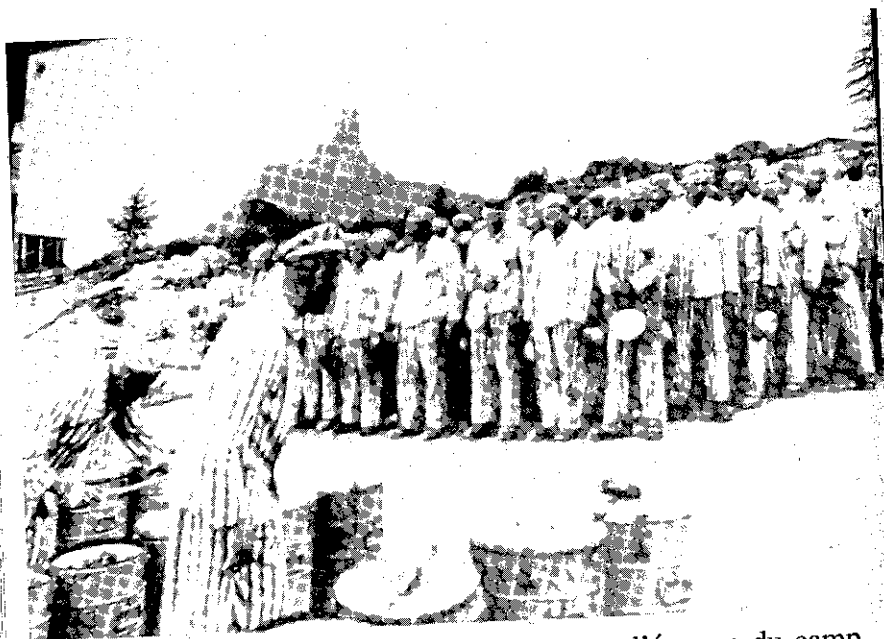
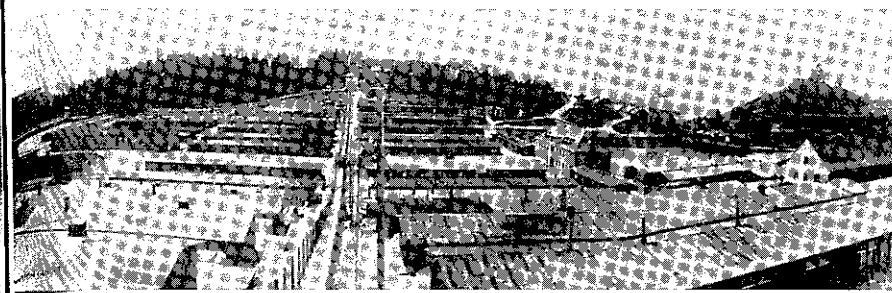
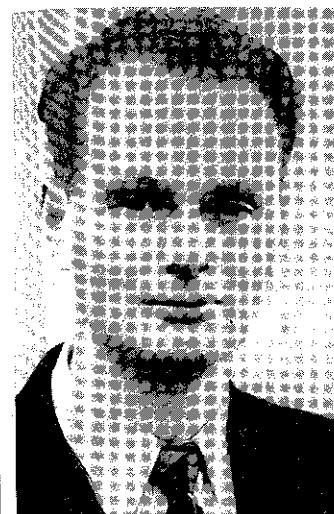


Photo prise par Roger Charmes d'une photo d'époque du camp de Flossenbürg au musée du Bunker



Vue du camp de Flossenbürg



André Vallée



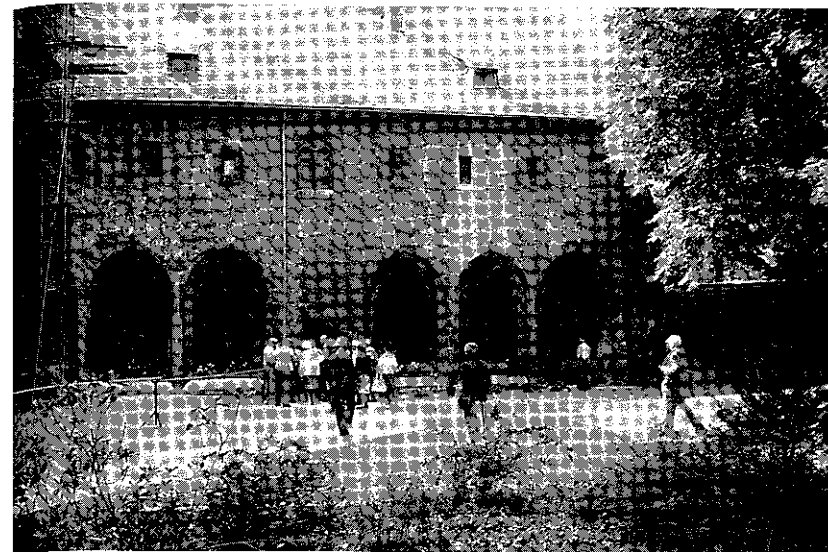
Roger Vallée



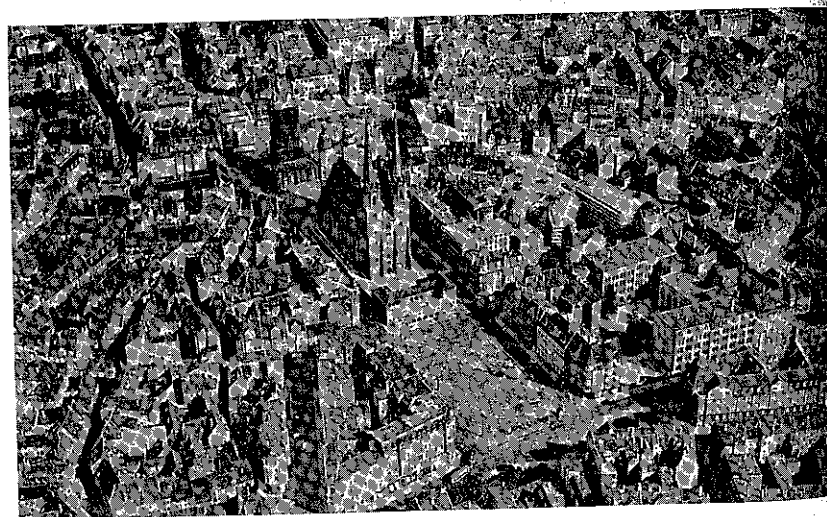
Louis Doumain



Colbert Lebeau



Cours de l'Église de Nordhaussen avec le cloître (Photo René Guédon)



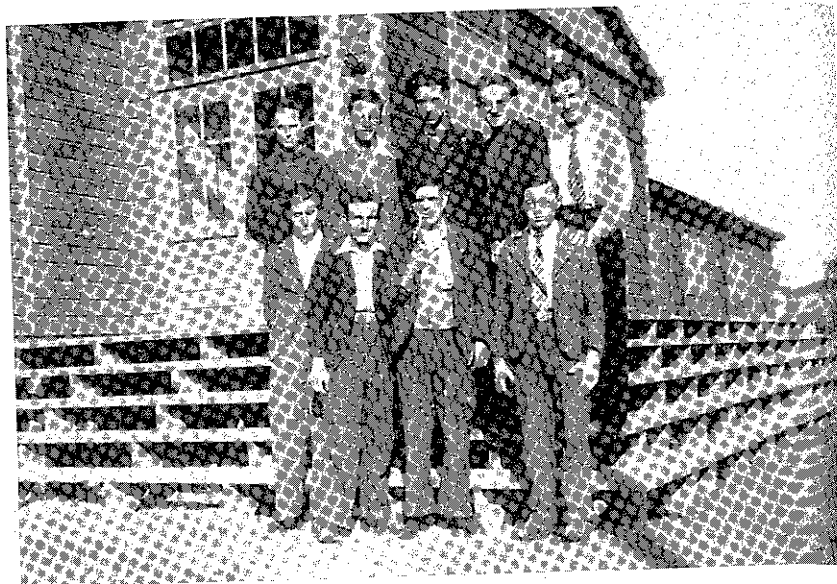
Halle, en bas à droite la prison



André Parsy



Pascal Vergez



Groupe de militants en Thuringe



Eugène Lemoine

peine de prévenir la Gestapo (!) Le métèque le croit, nous rend tout, nous expliquant qu'il faut être prudent et surtout ne rien se faire prendre en rentrant à la prison le soir. Le lundi 22 nous passons une visite médicale, rapide et correcte. Le lendemain, il faut aller se faire photographier à la Kriminal-Polizei. Le jeudi, on nous demande notre signalement et notre profession. Toute cette procédure dérouté les habitués de la maison : Gréaux nous prédit le camp de concentration. De fait, les autres partent d'ici au bout de huit à quinze jours pour Buchenwald ou dans un « Strafeslager » (7). Wincklers, notre inspecteur, que nous avons revu le jour de la photo, ne nous a rien dit. Pourtois et Callo passent encore une contre-visite médicale. Vendredi soir, Camille, exaspéré, note sur son diaire : « Oui ou non, Arbeitslager ? » (7) Tout cela fonde l'équipe et la rend unanime dans l'attente du sacrifice.

Le dimanche 28, un chaud soleil accueille les prisonniers pour l'appel matinal : « Oh ! dis donc Camille, sens-moi ça cela sent l'été ! » fait René en descendant le perron. Les prisonniers sont rangés en colonnes. Silence. Un rameau en fleurs d'un cerisier dépasse le mur qui nous fait face : il se profile lourd de sève et de senteur sur le grand carré de ciel bleu que découpent les grands bâtiments gris. Tout est clair, lucide. C'est la Pentecôte, fête de l'été à laquelle sont aussi conviés les cent soixante-quinze hommes et femmes de la prison qui vont fendre du bois pendant tout le jour. Les billots sont préparés depuis la veille, comme dans les églises les autels, les veilles de grande fête. Le comprendront-ils ? Voici que nous nous répartissons tous les dix à travers les différents groupes de travailleurs comme le levain dans la pâte. Nos dix billots seront dix autels et nos mains meurtries et saignantes vont joindre d'un geste identique les éclats de bois au pain élevé avec la coupe dans toutes les églises du monde. Il faut tous les faire entrer dans cette offrande : tout d'abord, ce juif, tondu à ras, qui peine à côté de moi. Il vient de sortir pour la première fois après un mois de cachot au pain et à l'eau, menottes aux mains. Il sera pendu deux mois après. Un inspecteur en le matraquant lui a fait sauter deux dents en or, qu'il a

(7) Camps de punition.

empochées. Son crime : d'être de sa race. Sa fiancée, juive comme lui, n'est pas descendue travailler dans la cour avec les autres femmes. On l'entend qui appelle de temps en temps. Il y a, là-bas, ce grand Allemand de 50 ans qui abusa d'une petite bonne de 15 ans, il expie depuis deux ans. Il y a aussi le gros Hermann, un chanteur d'Opéra, qui s'est permis de chançonner le régime dans une revue en province. Il compte sur le directeur de l'Opéra de Gotha pour se faire libérer, car il a un engagement avec lui pour la saison d'été. En attendant, il nous apporte du bois à fendre dans un panier tout en sifflotant des airs de Rossini ou de Strauss. Voici encore tous ces Russes silencieux, qui se sont évadés de Dusseldorf à cause des bombardements et ont été repris alors qu'ils vagabondaient de ferme en ferme depuis deux mois. Ils en auront pour six semaines à Römheld. Il y a Gréaux qui continue son manège avec Schliesser et la « petite en jaune » qui s'est placée à proximité. Il y a encore « Perpignan », un gros Méridional arrivé hier soir. Il avait simplement giflé son Lagerführer qui voulait l'obliger à travailler au camp alors que l'usine l'avait exempté à cause d'une blessure aux jambes. Perpignan sue plus qu'il ne pleure et déblatère contre la kultur allemande : « Ah péchaire ! si ma petite femme nous voyait ! » Camille se souvient de sa première rencontre avec sa fiancée Marcelle. Caleo parle toujours des départements bretons, de l'*Ouest-Eclair* et de l'Amicale de Zella-Mehlis. Jean Tinturier et André Vallée souffrent tous deux dans leur lit à l'hôpital. Roger Vallée, près de moi, murmure un psaume de Pentecôte : il pense à son Grand Séminaire de Sées. Notre prière monte comme celle du prisonnier de Rome, il y a vingt siècles, afin que tous s'efforcent de conserver l'unité d'esprit et de cœur. Voici que nous sommes rassemblés avec toutes les communautés chrétiennes d'Allemagne, celles des stalags et des kommandos, des camps S.T.O. et de toutes nos prisons. Elles doivent se sentir le feu au cœur ce matin ! Nous sommes réunis à toutes les églises de France, à ces cloîtres silencieux mais priants, à ces foyers à demi vidés mais patients, à ces ateliers qui tournent au ralenti et à ces campagnes où les vieux ont repris la charrue en attendant...

C'est grâce à tous ces liens d'amour que la chrétienté reprend un corps ce matin. L'esprit du Seigneur emplit

l'Univers et Lui qui contient tout ensemble sait parler et exprimer en nous cette prière catholique qui monte ce matin silencieuse mais irrésistible jusqu'au cœur de Dieu.

Le lundi fut semblable au dimanche. Deux fortes alertes en cours d'après-midi nous permettent de passer un bon moment en cellule. Nous sûmes plus tard quel fut à ce moment-là le martyr de plusieurs villes de France pendant ces terribles bombardements de fin mai 44, huit jours avant le débarquement. Gréaux profita de l'alerte pour nous raconter ses aventures.

Évadé trois fois, repris trois fois, il a fait Rawa-Ruska. Puis passé « civil » à Stettin, il fait du marché noir sur le dos de la Wehrmacht. Un jour d'avril il s'évade à nouveau. Il avait connu une femme là-bas. Mais, de son métier, il est bradeur et se comporte de même en amour ne voulant pas qu'une mauvaise affaire lui reste sur les bras. Il liquide et s'en va à vélo. Un schupo l'arrête le 18 avril sur la route de Gotha à Eisenach... Il ne croit pas à la chasteté chrétienne, mais notre cas l'intéresse. C'est un brave gars, mais on ne lui a jamais appris qu'à tout « liquider » pour son plaisir tout ce qui se présente à lui. Avec les femmes il se comporte tel un commissaire-priseur. Il avoue que ce métier ne nous irait pas : « Ce n'est pas votre genre ! » — « Pourtant on a du sang comme toi, reprend René, mais on se tient. » — « Vous avez de la chance, vous n'êtes pas tout seuls. » — « Il y a surtout que, pour nous, l'homme n'est pas un chien qui se satisfait à tous les coins de rue ! »

C'est ainsi qu'on travaillait à la prison de Gotha, ce jour de Pentecôte 1944.

La mission continue

Après les arrestations du mois d'avril

Revenons à Sondershausen.

Quelques jours après le 19 avril, André Yverneau, fit plusieurs démarches auprès du lieutenant de police pour obtenir quelques éclaircissements. Ce dernier finit par laisser entendre qu'il fallait s'adresser à la Gestapo de Weimar (1). André saisit l'occasion et lui demande de signer l'autorisation de s'y rendre que le patron, Brunquell, visiblement inquiet d'une telle audace, lui avait accordé avec une sollicitude inaccoutumée. Ils sont rares ceux qui désirent se rendre à la Gestapo, il faut toujours ménager ces gens-là !

Une fois à Weimar, André espérait avoir des nouvelles. Reçu par le portier de l'hôtel de la Gestapo, qui poliment lui fit rédiger une demande d'enquête à laquelle il ne fut pas donné suite, il s'en retourna sans plus de succès. Il faudra, pour savoir à quoi s'en tenir, attendre que les prisonniers donnent d'eux-mêmes signe de vie.

Par ailleurs, le courrier de Leipzig confirme l'arrestation définitive de Clément Cotte en date du 4 avril. On apprend aussi qu'Henri Perrin a été libéré le 22 et doit regagner la France dans les vingt-quatre heures. Beaucoup d'autres prêtres et séminaristes sont inquiétés ou rapatriés de force (2).

(1) Weimar, capitale administrative de la Thuringe.

La tempête souffle et ravit au troupeau la plupart de ses bergers.

De son camp, voisin de Bitterfeld, d'où il coordonne toute l'activité apostolique du centre de l'Allemagne, Paul Léon envoie de nouvelles directives. « Après tous ces « coups durs », écrit-il à Milo, je vous invite à vous appliquer les paroles mêmes de l'abbé Guérin : j'étais aumônier national de la J.O.C. en rentrant en prison, je le serai encore quand j'en sortirai... Nous étions chrétiens militants en venant en Allemagne, nous le serons encore quand nous serons sortis. Mais pour cela, restons-le. Visitez régulièrement les communautés dans la mesure du possible en vue de maintenir l'unité et la ferveur. »

Autour du centre Sondershausen-Kleinfurra, Milo provoque à travers la Thuringe une reprise de la vie chrétienne que, dans quelque temps, des rapports clandestins avec ceux des prisons accentueront davantage.

Tout près, à Nordhausen, l'équipe de René Tournemire poursuit son action. André Dupont vient souvent de Sondershausen pour se promener avec eux en compagnie d'Albert Dupasquier (3), malgré la police et le travail de nuit de plus en plus éreintant et fastidieux dans les camps de Montagna et de Nieder-Sachswerfer (4).

A Obergebra, Pierre, qui vient d'être muté de Kleinfurra mène une action personnelle des plus adaptées au milieu de Russes, d'Ukrainiennes et d'autres travailleurs.

De Sondershausen, André, Jacques et Jean partent encore visiter les communautés des environs, à Sommerda, Mülkhausen, Artern, où ils ont des contacts réconfortants avec les uns et les autres. André Yverneau profite d'un déplacement en usine pour fonder un groupe à Langensalza.

A Weimar, c'est Robert, scout routier, qui succède à

(2) L'abbé Louis Rolland, du diocèse de Lille, sera le dernier aumônier volontaire de Leipzig à être rapatrié de force en juillet 44. La région de Saxe-Thuringe sera dès lors privée de ses trois principaux missionnaires.

(3) Séminariste, prisonnier de guerre passé « travailleur civil » à Stolberg, près Nordhausen depuis mars 44.

(4) Près de Dora où se trouvait un camp de concentration dépendant de Buchenwald.

Marcel Carrier. Après quelque temps de demi-sommeil, la communauté s'est réveillée. « Bien reçu ton mot, — écrit ce dernier à Milo qui venait de lui faire parvenir une circulaire clandestine de Paul Léon, — que j'ai communiqué à tous les amis d'ici et des environs immédiats. Tenons-nous à cette limite, et tout ira bien. Bientôt nous aurons une promenade (5) : nous suivons de très près les hôpitaux, la bibliothèque, normale et militante, marchant toujours bien (6), enfin, sans avoir fait d'éclat, nous tenons le coup, prudents comme des serpents. Bien à toi. Robert (7). »

Dans le camp de Marcel Carrier, où il a fallu être très discret, Félicien, son compagnon de la première heure, a regroupé les amis avec l'aide d'un séminariste de Sommerda qui vient le visiter de temps à autre (8). C'est lui qui dirige le service hôpital.

A Géra, plus au sud-est, Yves continue l'action d'Henri Marrannes avec son « monastère » (9), ses réunions dans les cafés et dans les bois jusqu'au jour où il sera réintégré de force au stalag IX C. En tant que prêtre, il ne pourra plus bénéficier de cette liberté relative offerte à nos prisonniers de guerre. Il en sera de même pour le Père Dubois-Matra à Eisenach où les camarades de Louis Pourtois ont repris aussi le « travail » (10) malgré la dispersion des usines, malgré les bombardements.

Relance à Erfurt. Lettres de Camille

La vie reprend partout, principalement à Erfurt, où, Camille arrêté, tout portait à croire que la communauté

(5) Encore une récollection.

(6) Façon de désigner son groupe d'A.C. et son activité principale.

(7) Robert Aubugeau, chef de troupe à Poitiers, qui organisa la liaison entre les scouts requis S.T.O. en Thuringe.

(8) Paul Galli, qui travaillait à Sommerda avec l'abbé Louis Maga, de Lyon.

(9) L'équipe des dirigeants de Géra : Henri Gauthier, séminariste, de Meximieux (Ain), Louis Bacle, dirigeant jociste à Nantes, tous deux S.T.O. ; et Joseph Pommeret, novice bénédictin, prisonnier de guerre passé « travailleur civil »...

(10) En particulier : Albert Perrussel, de Nantes, Robert Lartigue, de Bordeaux, Maurice Bruyère, de Saint-Etienne, jocistes.

allait fléchir puis tomber, telle une jeune plante privée brusquement de son tuteur.

Courant mars, Camille avait déniché Loulou — Louis Zacher, ardèchois, employé aux P.T.T., militant jociste —. Affecté à la réception des colis en gare, Loulou n'avait pas d'horaire fixe et ne pouvait que difficilement faire équipe avec Camille. Malgré les problèmes d'horaires, les contrôles du service et les fouilles quotidiennes à la sortie du travail, Loulou menait son action parmi ses camarades du S.T.O. et les prisonniers de guerre français qui travaillaient à la Poste d'Erfurt.

Quand il fut changé de travail, le 11 avril, huit jours avant l'arrestation de Camille, Loulou pouvait enfin mener une vie normale et « travailler ». Pour obtenir ce changement depuis longtemps demandé, il s'était fait passer pour apprenti forgeron. Ce lui fut facile, grâce aux prisonniers français, qui de connivence s'arrangèrent pour que leur « apprenti » passât le plus clair de son temps, — et cela jusqu'à la fin, — à faire son courrier ou à préparer ses réunions dans les W.C. des wagons qui stationnaient sur les voies de garage... L'une de ses premières lettres fût pour annoncer à l'Aumônerie qu'il prenait la place laissée vide.

Loulou va prendre ainsi le relais de Camille avec son dynamisme propre. Il fera bénéficier les autres de sa formation et de l'expérience qu'il acquiert peu à peu dans l'action. Il groupe une communauté dans son camp du D.A.F. : ce sont des chrétiens, mais des habitués de la messe du dimanche. Cette habitude dans les circonstances actuelles touche déjà à l'héroïsme, mais il faut faire plus que se conserver gentils garçons.

René Guédon les invite dans la chambre que son patron, garagiste, met à sa disposition ; celle-ci, comme autrefois la serre de Camille, devient bientôt le centre de regroupement de tous les militants d'Erfurt.

Il faut prendre le large, et pour cela trouver des responsables dans chaque baraque du camp. Loulou rend service à tous, ce qui lui donne entrée libre dans toutes les carrées. Il a gros succès, en particulier grâce aux réchauds électriques et aux résistances de la firme Brunnquell qu'André et les amis de Sondershausen lui font parvenir assez régulièrement.

Après trois semaines d'inaction qu'exigeait la prudence,

les autres équipes reprennent peu à peu leur vie normale. Loulou et Michel Vacherot parcourent la ville, la banlieue, vont dans les camps et rendent courage à tous. Quelques-uns cependant se retirent, — le jeu n'en vaut pas la chandelle, expliquent-ils — décidés toutefois à mener seuls leur vie chrétienne...!

Le sort de Camille cependant inquiète tous les amis. Michel frappe à toutes les prisons de la ville sans succès. Lorsqu'un mois plus tard une lettre arrive de Gotha par Sondershausen le soulagement et la joie sont générales. La nouvelle se répand rapidement parmi les Français d'Erfurt au courant des circonstances et des motifs de l'arrestation. On se passe ces quelques lignes brèves écrites au crayon sur une carte postale, officielle, où Camille exhorte Michel à « soutenir Rosalie. (11) »... « Des jours meilleurs viendront bientôt », ajoute-t-il. Dans d'autres lettres expédiées en fraude, Camille s'exprime plus librement : « A tout moment je suis avec vous ; soyez prudents, supprimez tous les papiers compromettants, mais il faut partout des responsables pour penser et agir « chrétiens ». Expliquez bien à tous ceux qui vous entourent le sens de notre captivité, et tâchez de faire comprendre aux militants que pour « la Foi » ça vaut le coup. » Il conseille Michel et promet à tous sa prière : « Allons, du cran, mon vieux Michel, et tâche d'abord de t'encaisser toi-même comme tu es, tout en faisant effort pour devenir énergique ; accepte-toi comme tu es pour le moment, tout en travaillant à ton changement. Je prie pour toi. Michel, toi que j'espère retrouver avant trois mois, et pour toute l'équipe. Tous les jours, vous avez au moins une dizaine de mon chapelet, et je fais souvent tel geste qui me coûte pour vous tous. Je garde en mémoire toutes les courses faites la nuit dans les camps de la ville, toutes les veillées tardives menées en commun dans la serre ou dans ma chambre, en demandant à Dieu que vous puissiez continuer et faire fructifier ce que nous avons semé ensemble. Bonjour à tous. »

Pas un mot de crainte, pas une plainte. Ses lettres que l'on se passe fouettent le sang. Michel, un moment désarmé, reprend allure et devient le bras droit de

(11) C'est-à-dire la J.O.C. d'Erfurt. Le siège national de la J.O.C. est à Paris, 12 avenue Sœur Rosalie.

Loulou. « Ils ne me feront pas plus de mal qu'à Camille, et si j'allais le rejoindre, ce serait ma plus grande joie ! » explique-t-il à qui veut l'entendre.

Et Joseph ? le néophyte de Camille ? On aurait pu craindre pour lui, à qui la Gestapo avait arraché son plus grand ami, « celui qui lui avait montré la Vérité », comme il aimait à répéter. Il continue la visite des hôpitaux, parle de son Camille aux malades, leur raconte son arrestation, avec le cœur de celui qui se souvient de son meilleur ami. Se moquant des heures de visite réglementaires, si l'infirmière le chasse d'une chambre, il s'en va tranquillement au pavillon voisin. Il pense surtout à ceux de Gotha. Il « sort » aussi des petits pains blancs et des tickets de boulangerie où il travaille, pour les donner aux malades ou à ses camarades qui ont faim.

Depuis le débarquement, les colis n'arrivent plus de France et les rations alimentaires s'amenuisent de plus en plus. Il faut se contenter d'une soupe à midi et vivre le reste de la journée avec trois cents grammes de pain, tandis que le travail augmente et dépasse soixante-douze heures par semaine. Loulou et Michel ont décidé de ravitailler ceux des prisons et le font savoir. Dès la première collecte il leur faut faire plusieurs envois, il y en avait trop pour un seul colis. Il en sera ainsi jusqu'à la fin, même aux plus dures journées de décembre et de janvier.

C'en est un qui ne possédant plus aucune avance cesse de fumer et donne ses cigarettes : on le rencontrait bâillant dans la rue, n'ayant pas de tabac pour apaiser sa faim mais heureux de faire cela pour Camille et ses compagnons. C'en est un autre, qui n'a plus qu'un paquet de nouilles venant de France : il l'apporte un jour à Loulou. Celui-ci s'étonne : « Je te l'apporte avant que tu ne lances l'appel pour le prochain colis, parce que j'ai trop faim, lui explique-t-il, et si je le garde, je le mangerai ! »

Les lettres de Camille suscitent une générosité apostolique plus grande encore. Au D.A.F. l'équipe lancée par Loulou devient fervente. Un soir par semaine on se réunit derrière le camp pour lire les lettres des prisonniers, pour prier et pour réfléchir ensemble sur l'amour, la famille, l'église. Car, depuis que les chrétiens revivent dans le camp, on leur pose des questions, il leur faut aussi prendre position fortement parfois.

Loulou rentre un soir très tard d'une tournée en ville : tous ses camarades dorment dans la chambre, le courant est coupé, il allume alors une bougie et s'installe pour faire du courrier... Vers 1 heure du matin, il entend des pas dans le couloir : c'est Bernard qui rentre, et semble gêné de ce que Loulou soit encore à veiller. Après quelques hésitations il lui demande d'interrompre sa lettre et de lui prêter sa bougie pendant quelque temps. Il sort. Dehors, on entend des bruits de pas, puis une voix de femme... Loulou tend l'oreille... on cause en allemand. Il comprend tout de suite. Les jours précédents, un camarade avait proposé d'amener des femmes dans la « carrée ». Celle-ci s'était divisée en deux camps et la discussion avait été houleuse. Bernard, ce soir, amène une femme allemande pour coucher avec elle. Loulou comprend pourquoi Bernard avait été plutôt gêné de le trouver encore debout à 1 heure du matin. N'avait-il pas été le plus ferme au cours de la discussion passée ?

Loulou réveille alors deux ou trois amis, en peu de mots leur explique ce qui se passe. « N'aie pas peur, dit un grand gars en venant se placer près de la porte, je l'assomme avec ma valise si elle entre, je la prends par les pieds et la passe par la fenêtre ! » Sans attendre qu'elle entre, Loulou sort et ordonne : « Geh, weg ! (Allez, dehors !) » La femme n'attend pas davantage. Bernard ne peut la retenir : elle s'enfuit.

Toute la carrée est maintenant réveillée. On s'enquiert. Bernard, furieux, explique le cas à tous ses camarades. La discussion reprend de plus belle : « Salaud ! Loulou, pourquoi as-tu fait ça ? On est bien libre de faire ce qu'on veut ! » — « Si vous voulez coucher avec des femmes, allez dehors, en ville ; ici, jamais. Vous n'avez pas le droit d'ennuyer les camarades. » — « Mais on ne les gêne pas : ce ne sont pas eux qui couchent avec elles ! » — « D'accord, mais essaye d'entrer ici avec une femme, tu me diras ce qu'il en sera alors de la camaraderie ; vous serez tous à vous regarder du coin de l'œil et à vous jalouser... D'ailleurs si tu tiens à attraper quelque chose, moi pas. Je désire rentrer en France comme j'en suis parti !... »

La discussion se prolongea jusqu'à 4 heures du matin. On se calme enfin, puis chacun s'endort. A 6 heures, la police fait irruption, perquisitionne et ne trouve rien. Après son départ, Bernard, qui avait compris, remercie

Loulou en pleurant. Si la police l'avait trouvé endormi avec l'Allemande, il était condamné à huit ou dix semaines de strafeslager à Röhmild.

Placé en face des problèmes de l'amour et de la religion, Loulou demande à André Yverneau de le documenter. Celui-ci, malgré le travail de nuit et la surveillance de la police, vient souvent de Sondershausen visiter la chrétienté d'Erfurt. Il leur propose enquêtes et lectures, leur apporte des brochures et les exhorte à lire les *Actes des Apôtres* disant qu'à Kleinfurra, à Nordhausen, et bien ailleurs, les militants en vivent déjà. A leur tour ceux de Loulou portent sur eux ces pages apostoliques, les lisant, les méditant à bâtons rompus sur le travail, ou, le soir, en discutant dans les cafés, ou en baraques. Ils goûtent à l'esprit qui animait les premiers chrétiens et vivent en leur compagnie... Pierre, Paul, André, Jacques, Jean, Philippe, Etienne, deviennent leurs compagnons de chaque jour. Les mots qu'ils disent, les gestes qu'ils font sont identiques, et la prière de chaque soir ressemble étrangement à celle de la première communauté chrétienne de Jérusalem qui demandait au Seigneur la délivrance de l'apôtre Pierre. (Actes 12/5).

Eux aussi avaient quelqu'un à soutenir et à faire revenir parmi eux : Camille.

Celui-ci écrit maintenant assez régulièrement, grâce à Bédouelle et à Henri Choteau, jociste de Gotha, qui poste les lettres des prisonniers. A Erfurt on les attend avec impatience. Elles circulent en vitesse. Certains en recopient des passages pour les méditer ensuite. Camille vit parmi eux, leur parle de sa vie, leur demande des nouvelles de la leur, recommande la prudence, mais désire que l'action catholique ne soit point ralentie par une crainte juste mais indigne d'un chrétien. Il exprime aussi le travail que la grâce fait en lui. Sur son diaire, il écrivait le 28 mai : « Soir de Pentecôte : cafard. » Mais voici une autre lettre : « C'est formidable les fruits que tous nous pourrions retirer de cette vie, pas toujours très rose, mais toujours prise très joyeusement dans le Christ. Ma vie intérieure en est à un autre stade, elle a pris une autre forme mais je sortirai d'ici plus gonflé qu'en y entrant. Priez pour nous à la messe, en recevant le Christ, plus spécialement en pensant que pour l'instant nous en sommes privés, au moins sous cette forme.

J'ai découvert maintenant une nouvelle forme d'action par la prière et le sacrifice : c'est plus dur, il faut rester sans rien faire, sans rien voir, mais nous tiendrons : on prie tellement ! »

Ainsi soutenus et rassemblés, les militants d'Erfurt ne font qu'un avec Camille, menant la même vie chrétienne, quoique dans des situations différentes. Les dirigeants troquent leur tabac pour avoir des pommes de terre à manger le soir avec leurs équipiers. Après une veillée sympathique, chacun s'en retourne à sa baraque, fort d'avoir prié et offert avec ses frères. Beaucoup ont tout mis en commun, et lorsque l'un d'eux a besoin de sortir, il met « le » pantalon et endosse « la » veste propre.

A la communion du jeudi soir, lancée par Camille, il y a chaque fois deux ou trois Français de plus. Loulou, Michel, Joseph Prin et René Guédon en ont compris la nécessité et en parlent. Ils accrochent ainsi Henri, un instituteur catholique, croyant, mais peu fervent, qui plus tard prendra en main la communauté d'Erfurt-Nord. Les Ursulines avaient mis leur chapelle à la disposition de Camille. L'aumônier était d'accord, on y allait prudemment. Plus tard, un bombardement détériora le couvent et ce fut l'hôpital qui accueillit les jocistes. On s'y rend et on en repart par petits groupes. Chaque fois vingt-cinq à trente s'y réunissent après douze heures de travail ; il avait fallu se laver, se raser, changer de vêtements et demander à un camarade de baraque, pas toujours bienveillant, de prendre pour eux la soupe à la cantine. Mais les gars rentraient relevés, renouvelés, la prière et le pain de Dieu les avaient sortis pour un moment d'une vie d'abrutis et de forçats.

L'aumônier de l'hôpital, voyant le nombre croissant des communions, propose à Loulou de dire le dimanche une messe pour les Français. Tous sont enthousiastes de chanter le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo* de la messe et les chants de Lourdes. Chaque dimanche, plus de cent Français entendent la parole de Dieu par ce prêtre qui leur parle comme chez eux. Quand Louis Maga, le prêtre S.T.O. de Sommerda, peut venir, il ne chôme pas non plus. De tous les coins de la ville, on accourt pour se confesser. Louis est bloqué jusqu'à midi dans le confessionnal de la petite chapelle et, le reste de la journée, il écoute ces hommes, jeunes ou mûrs qui éprouvent le besoin de dire ce qu'ils ont

sur le cœur. Tout en se promenant dans les rues ou les allées des camps, Louis leur donne la paix du Christ. Tous étaient contents.

Loulou, qui sentait croître en même temps que la moisson le poids de sa charge, aurait voulu que Louis puisse s'installer à Erfurt. Mais la Gestapo avait bon œil et entrava toute demande de mutation. Il demande à André Yverneau de multiplier les rencontres de dirigeants et insiste auprès de Milo pour provoquer une journée de formation avec tous les militants d'Erfurt. Ce dernier qui passe ses dimanches à courir la province, arrive avec André, qu'il avait pris au passage à Sondershausen, un dimanche de juin à Erfurt, après avoir travaillé de nuit tous deux. Ils descendent chez Loulou pour préparer la rencontre de l'après-midi, quand un Français arrive en courant dans la baraque : « Taillez-vous, les gars ! Vite ! Le lagerführer vient de téléphoner à la police que des étrangers sont dans le camp. » Sans plus d'explications, Milo et André enjambent la fenêtre et passent par un trou du grillage ; quelques minutes plus tard, la police arrive, vérifie les papiers de tout le monde ; seul, un Français, arrivé la veille au soir de Nordhausen et qu'on avait oublié de prévenir, est arrêté...

A la sortie de différentes messes, Loulou fait prévenir les amis. Beaucoup sont fatigués, d'autres ne sont pas libres pour assister à la réunion... L'après-midi, une vingtaine arrive par petits groupes de toutes les directions qui se rencontrent par hasard dans un bois.

On chante vigoureusement, l'atmosphère est favorable. André, texte en main, montre comment l'action catholique en Allemagne vit la même vie que les premières chrétiens. Et chacun de citer des cas typiques, des réalisations... « La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul n'appelait sien ce qui lui appartenait, mais tout était en commun entre eux... Il n'y avait pas d'indigents parmi eux. » Plus ou moins consciemment, ils avaient choisi les mêmes moyens pour s'unir entre eux : « Tous les jours ils se montraient assidus à fréquenter le temple, mais c'est à la maison qu'ils rompaient le pain : ils prenaient leur nourriture d'un cœur joyeux et simple. Le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui étaient sur le chemin du salut ». N'ont-ils pas une prière identique ?

« Pendant que Pierre était gardé en prison, l'Eglise ne cessait de prier pour lui... » Pierre et Jean ont subi des interrogatoires, ont reçu les trente-neuf coups réglementaires, mais ils sont repartis joyeux et cela ne les a pas empêchés de continuer. Paul, traqué par la police, persécuté, lapidé, laissé pour mort, soigné par des frères qui le font évader le lendemain, part de nouveau porter la nouvelle dans une autre ville... Et voici qu'André et Milo sont là, sous leurs yeux, voyageurs infatigables et encore libres qui leur parlent aussi : l'analogie est frappante. Ils se sentent tous greffés sur la même souche que ces saints d'il y a vingt siècles. Loulou et tous autour de lui ne tiennent plus en place. Milo l'a compris : calme et familier, il leur explique maintenant la méthode à suivre.

Tout d'abord, il faut mener une action de masse en équipe en vue de créer une atmosphère favorable et de donner aux gars le goût de la vie chrétienne en les faisant agir. Un camp où règnerait déjà ce climat — il cite son camp de Kleinfurra — devrait éduquer lentement et progressivement cette masse... Quant à l'évangélisation proprement dite, elle se fera par contacts personnels et avec un gars suffisamment préparé. Milo précise que tout ce qu'il explique là n'est que de la technique et que le véritable chemin pour la mission est le témoignage chrétien incarné par notre vie dans la masse...

La pluie s'est mise à tomber, le groupe se reforme sous un arbre autour de Milo et d'André. On discute longtemps encore. Tout le monde est d'accord... et Joseph de conclure en rappelant à tous le mot du père Cardijn : « Chacun se met à pousser la charrette et ça marche, on arrivera à rouler malgré les ornières : notre foi est trop grande pour que nous lâchions ! » On pria pour ceux des prisons. Puis Milo et André rentrèrent encore ce soir-là sans encombre, laissant à leur tâche les gars d'Erfurt unanimes.

La communauté d'Ilemenau

Quittons Erfurt. A quelques soixante kilomètres plus au sud, entre Suhl, Arnstadt et Saalfeld, perchée à six cents mètres d'altitude sur les premières pentes du Thuringer-

wald se trouve Ilemenau, petite ville de quinze mille habitants. Elle compte à peine six cents catholiques allemands et groupe près de trois cent cinquante Français et Françaises dans ses diverses fabriques. C'est dans ce pays boisé et tranquille qu'une équipe de séminaristes, venus tout droit d'Angoulême, débarqua en juillet 43 (12)

Au cours de l'automne, les frères Vallée étaient venus de Gotha mettre cette nouvelle communauté en contact avec celles du sud de Thuringe. C'est ainsi qu'en février 44, lorsqu'a lieu le bombardement de la Waggonfabrik (Messerschmidt) de Gotha, Ilemenau fait une collecte et envoie des colis aux sinistrés. Mais les difficultés de liaison ferroviaire ne permettent pas à l'équipe de cette ville, déjà très occupée sur place, de participer aux rencontres clandestines d'Erfurt ou de Weimar, ce qui lui permet de passer à travers les mailles lors du coup de filet du mois d'avril.

Malgré un travail d'esclaves et de fous — les rares Allemands qui y étaient astreints étaient plus ou moins idiots (13) — malgré les rudes efforts physiques exigés par le témoignage chrétien (14), malgré la veulerie du milieu, l'équipe continue à rayonner.

Ce petit coin isolé n'en fut pas moins inquiété et connu lui aussi quelques remous. La Gestapo veillait sur ceux qu'elle avait sciemment laissés à l'air libre. On avait déjà plusieurs fois charitablement conseillé à Henri de ne plus adresser la parole aux français à leur messe du dimanche. Il ne devait pas non plus célébrer pour les Allemands dans l'église. Les allées et venues des « Pastoren » sont aussi contrôlées.

(12) Henri Tesson, prêtre, ordonné juste avant le départ, avec Lucien Boilard, Léopold Crémauld, Gilbert Herand, René Valtand et Albert Marie. Ils y retrouvent Jean Pervis, de Laval, K.G. au Kommando 840 du stalag IX C, ainsi que l'abbé de Marescot, aumônier du Kommando.

(13) Ils travaillaient dans une verrerie, y fabriquaient des gobelets pour thermos. Le plus souvent il s'agissait de faire la manœuvre douze heures durant, dans une atmosphère tropicale et pestilentielle, avec une nourriture déficiente, en transportant sans arrêt, armés d'une pelle, des bouteilles incandescentes, de la soufflerie au four à recuire. Un ouvrier faisait ainsi une moyenne de seize kilomètres par jour.

(14) Toujours ces courses à jeun, le soir, et par tous les temps, pour avoir la communion, sans compter les nombreuses veilles consacrées au courrier, aux conversations et à la formation personnelle.

Tous les quinze jours, accompagné de Léopold ou d'Albert, Henri Tesson va célébrer la messe à Grossbreitenbach, petit bourg industriel de 5 000 habitants, à 17 kilomètres d'Ilemenau. C'est encore une terre d'exil où végètent une trentaine de jeunes Français arrivés depuis novembre 42. On célèbre dans la salle du restaurant louée dans le plus grand secret. Comme par hasard, le parti nazi y tient aussi ses assises. Un jour, deux schupos font une visite.

Le plus conciliant des deux, pendant que son collègue visite minutieusement la maison de la cave au grenier, s'inquiète posément de l'identité des suspects. N'ayant pas leurs passeports sur eux, ces derniers l'accablent de toutes leurs cartes d'identité françaises et de toutes les photographies que contient leur portefeuille, ce qui toucha le vieux policier. Ce dernier, ancien prisonnier de la dernière guerre, s'attendrit sur la France. Puis tout à coup, plus avide, apercevant la valise-chapelle demande si elle ne contient point du cognac, du chocolat, du café. Sur ces entrefaites le collègue revient bredouille. Tous deux s'éloignent, tranquilisés, et satisfaits...

Un peu plus tard, en juillet, après la messe, Albert Marie, qui accompagnait Henri, se proposa de reconduire jusqu'à leur camp des militants venus de plus loin. Le petit groupe n'avait pas fait 500 mètres sur la route à travers les bois, qu'un schupo en moto débouche derrière lui, accompagné d'un Hitlerjugend. C'était un guet-apens. Albert, reconnu, est conduit au poste de police du pays, tenu en respect par le schupo qui avait dégainé son revolver.

Après plusieurs fouilles, il subit les interrogatoires classiques et doit donner des explications sur chacun de ses papiers. Il est question sur l'un d'entre eux d'une « grande chasse » (15) à laquelle Albert avait participé... « Ce fut une chasse aux punaises dans la baraque », expliqua-t-il. Plusieurs réponses de ce genre dépistèrent les policiers. Albert s'était rendu compte qu'on l'interrogeait d'après un rapport constitué sans doute par la Gestapo de Gotha après les événements d'avril. Il y était question d'antnazisme, de jocisme, et de menées clandestines. Albert joue au séminariste innocent.

(15) Encore un terme équivoque pour signifier une rencontre d'Action catholique.

Finalement, en fin d'après-midi, après plusieurs hésitations, les policiers lui déclarent qu'ils vont le transférer à la gendarmerie d'Arnstadt. Albert se rebiffe : « Enfin, vous m'arrêtez sans aucune raison ! Vous n'avez pas de motif ! Qui a écrit ce rapport ? il n'y a aucune preuve contre moi... » Les autres sont plutôt gênés, se croient victimes d'une méprise et cependant doivent exécuter les ordres précis qui ont dû leur être donnés. Après plusieurs coups de téléphone, ils dressent un rapport en quatre exemplaires. Albert signe après avoir fait rectifier quelques détails. Vers huit heures du soir, sur un nouveau coup de téléphone, on lui rend ses papiers et la liberté ; l'interprète lui explique complaisamment qu'il ne devra plus jamais revenir dans la région s'il ne veut pas aller en camp de concentration. Le policier obséquieux, étant donné qu'il n'y a plus de train, l'invite à passer la nuit chez lui en attendant le train ouvrier du lundi matin.

Albert déclina l'invitation et refit de nuit, à jeun, les vingt kilomètres qui le séparaient d'Ilemenau. L'affaire en resta là.

La communauté d'Ilemenau pourra donc continuer, jusqu'à la fin, de porter discrètement son témoignage chrétien. « ... Quant aux résultats, ils furent peu apparents ; mais le Christ était présent et bien des préjugés tombèrent », reconnaît Léopold Crémault.

« J'eus en effet la joie de rencontrer un prisonnier de 40 ans dans mon infernale verrerie. On travaillait à six Français, dont trois prisonniers. A la longue, nous apparaissions les uns aux autres, sous le même bleu, tels que nous étions... Le plus âgé d'entre eux m'avait frappé par sa curiosité intellectuelle et religieuse... Quelques jours avant Pâques, comme je traversais son atelier, il m'appelle à son aide auprès d'une pile de caisses. J'y allai. Mais ce n'est qu'un prétexte. Il me confie son ardent désir de faire sa Première Communion et se met à me raconter sa vie... Baptisé, il ne reçut aucune éducation religieuse. Puis, c'est le vicaire de sa paroisse qui fait un scandale public. « Voistu, ce jour-là, expliqua-t-il, ça été fini. Ils sont tous pareils, aussi dégoûtants, ai-je pensé, à tort, trop vite, je le reconnais maintenant. Mais que veux-tu, on attend tellement du prêtre qu'on ne peut rien lui passer ni lui pardonner ! Mais depuis que je vis avec toi, que je vois

comme tu te tiens depuis un an avec les camarades, avec les Allemands, et avec les femmes, je sais qu'il y a moyen d'être fidèle. Et tu n'es pas le seul ! J'ai déjà rencontré d'autres prêtres comme toi pendant ma captivité. On ne vous connaît pas assez, les curés. Mais ce serait plus facile si vous viviez davantage comme nous !... Je cherche une force pour être fidèle à ma femme ; c'est pourquoi je veux faire ma Première Communion. »

Elle se fit quelques jours plus tard, à la sortie du travail, vers 18 heures, sur le chemin qui conduisait de l'usine au kommando.

Là encore le grain avait poussé, germé, comme le brin de blé vert qui chaque matin étonne toujours le paysan qui se rend à ses champs.

Avec ceux de Saalfeld

A Saalfeld, située quarante kilomètres plus à l'est, où Henri Marrannes et les deux frères Vallée étaient venus prendre contact, Maurice Lefebvre et les siens ont aussi des journées de perplexité et d'angoisse à la suite des événements d'avril. Là aussi il faut jouer au plus fin avec les Nazis. Le jeu est assez facile. On se sent surveillé, mais le curé, le père Link, bien informé, veille et conseille la prudence. Le Président de l'Amicale, convoqué à la Police, est longuement interrogé sur les activités des séminaristes. Mais ce prisonnier de guerre passé « civil » sait bien manœuvrer. Flairant le danger il prétend tout ignorer et rassure le chef de la Gestapo. De son côté la police des usines (Werkschutz), ameutée, resserre visiblement sa surveillance.

Aussi, à Saalfeld, comme dans toutes les autres villes de Thuringe, l'action apostolique s'adapte, s'intériorise. Plus de réunions collectives dans les Gasthaus, encore moins à l'église, mais on multiplie les contacts individuels. L'amitié provoque ou accentue l'action de la grâce chez les mieux disposés. A l'extérieur, plus rien, si non le fait d'être présent et de rayonner seul ou en groupe. Les chrétiens se sentent moins soutenus par le dehors, mais la perspective d'avoir à porter un témoignage à l'égard de leurs frères arrêtés les stimule... Malgré la fatigue, beaucoup lisent un

évangile maculé de taches d'huile qu'ils posent sur le moteur de leur machine. C'est Guy qui en discute avec deux prisonniers protestants, Marcel qui donne un thème de méditation tous les matins à Louis, Maurice en parle à qui veut l'écouter, croyant ou non...

La parole de Dieu ne continue pas moins à se répandre de plus en plus tandis qu'Henri Noyelle et Jean Reynaud continuent leur travail en tant que dirigeants officiels de l'Amicale et rendent d'innombrables services, ne serait-ce que pour l'organisation des loisirs...

Mais, seuls les dévouements risqués en commun permettent de tenir contre l'égoïsme et le temps qui usent les plus optimistes. Ainsi il n'est pas rare qu'un gars, rentrant au kommando russe (ainsi était nommée la baraque des séminaristes), après le travail trouve à table un hôte inattendu ou un nouvel occupant sur sa paillasse.

Ce sont tous des prisonniers français, fugitifs, des évadés du strafeslager de Röhmild, des kommandos de Buchenwald et même, par deux fois, des parachutistes canadiens. Le « kommando russe » les héberge plusieurs jours, et pour cela puise dans la réserve, reste des derniers colis reçus de France. Il leur fournit des « civils », des billets de chemin de fer et de l'argent. Le « kommando russe » devient vite une officine d'évasion, un sûr relai pour tous les fugitifs ; connus de tous sauf des policiers, de l'infirmière et du Lagerführer, en dépit de leurs fréquentes visites de jour ou de nuit.

Cette charité au péril de la vie gagne de nombreuses sympathies et favorise le rayonnement du témoignage chrétien.

Celui-ci reprend sa vigueur en dépit de la fatigue générale, des alertes de plus en plus fréquentes et de l'exaspération croissante des nazis. De nouveaux groupes se fondent dans les environs : à Unterloquitz, à Eischicht... Les âmes sont mortellement lasses, mais avec du tact et de la patience chacun réalise dans son coin de petits prodiges. Les loisirs sont assainis, des conversions se dessinent. Dans une baraque Jean Ducruet réussit à créer en plusieurs occasions une communauté familiale presque chrétienne pour un milieu particulièrement réfractaire. Il commence par écarter des femmes ; puis, une statue de la Vierge, qu'il avait mise bien en évidence, fit disparaître avec le temps

toutes les images pornographiques qui tapissaient les murs.
Jusqu'au bout, partout où il y eut un militant, le climat fut à la pureté et à la joie intérieure, envers et contre tout. Tous ceux qui ont vécu cette vie savent maintenant que des liens d'amitié et de charité se sont ainsi noués profondément au sein de cette masse.

CHAPITRE VII

Un nouveau cénacle

Le voyage du 2 juillet

Depuis longtemps déjà, un projet avait mûri au sein de la communauté de Sondershausen ; l'aumônier du kommando l'avait autorisé et encouragé : il s'agissait de transmettre des hosties consacrées aux détenus de Gotha. Aussi, le samedi 1^{er} juillet, après avoir prévenu Henri Choteau (1), André Yverneau quitte l'usine plus tôt que d'ordinaire et vient se munir à la baraque de l'Eucharistie que Maurice Devise, séminariste, travaillant de nuit, était allé chercher le matin même au kommando de Schutzenhaus (2). André avait compris en disant adieu à ses frères qu'ils l'accompagnaient de leurs prières dans son voyage, plus encore que les autres fois...

Le train roule vers Erfurt ; André veut voir comment sont disposées les hosties dans la boîte — une arrestation étant toujours possible, il faudrait peut-être se communier discrètement. Il s'isole dans un coin, et tire de sa poche le précieux petit paquet, le déplie soigneusement : le Christ est là en ces fragments d'hosties ! Il se communique alors de quelques miettes puis réenveloppe le tout avec précaution.

Devant passer trois heures d'attente à Erfurt, André veut en profiter pour porter le Christ à un Trappiste, à

(1) Jociste, de l'équipe des frères Vallée, à Gotha.

(2) « La maison des chasseurs » où étaient logés les prisonniers de guerre avec le père Danset.